

Collection POLICE

1^{FR}

A. DUBEUX
LA
BÊTE DE PROIE



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ



NR 27105
MPB/EO/56
(B) Double
36
es

La bête de proie

Roman policier inédit

par ALBERT DUBEUX

PROLOGUE

M. Bourganeuf tenait un cabinet de généalogiste, l'un des plus réputés de Paris. C'est une tâche délicate que celle qui consiste à rechercher les héritiers d'une personne riche, décédée sans laisser de parents connus. M. Bourganeuf était passé maître dans sa profession.

Le matin-là, il semblait soucieux. Ouvrant la porte de son bureau, il appela :

— Lalouette!

Dupin, le premier clerc, redressa son buste courbe sur des paperasses.

— Lalouette n'est pas là, Monsieur. Il est allé faire une démarche à l'Enregistrement.

— C'est vrai, j'oubliais... Voulez-vous venir un instant? Dupin?

Le premier clerc — un petit homme chétif aux yeux écarotés — s'empressa d'obéir et pénétra dans le cabinet de son patron.

— Asseyez-vous, fit celui-ci. Savez-vous si Lalouette a découvert quelque chose de nouveau dans l'affaire Duval?

— Duval? Gérard Duval, décédé en Amérique, laissant une fortune de deux cent mille dollars?

— C'est cela.

— Lalouette n'a encore rien trouvé, Monsieur; il m'en parlait ce matin. Mais il croit être sur une piste...

— Encore! Ce n'est pas la première, et ce ne sera probablement pas la dernière.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe,

P. n° 380

M. Bourganeuf resta un moment silencieux. Il essayait machinalement les verres de ses lunettes.

— Deux cent mille dollars, c'est une somme! dit-il enfin. Il faudrait absolument retrouver l'héritière de Gérard Duval. D'abord, les honoraires en valent la peine... Et puis, Dupin, avez-vous pensé au sort du pauvre diable qui meurt peut-être de faim pendant qu'on cherche partout sa trace pour lui annoncer qu'il est riche? Endurer les tourments de la misère, alors que des millions sont là, tout près... quelle affreuse ironie!

Le premier clerc hocha la tête.

— Nous avons fait ce que nous pouvions faire, Monsieur.

— Hé! je ne dis pas le contraire. Mais savez-vous à quoi je pense aussi, Dupin? Aux scélérats, aux hommes d'affaires marrons qui font le même travail que nous autres, généalogistes... mais dans un dessein bien différent. Alors que nous travaillons pour restituer à leurs légitimes propriétaires des fortunes qui, sans nous, seraient perdues, ces canailles essayent de trouver la piste des héritiers sans le savoir. Et une fois qu'ils y sont parvenus, ils engluent les malheureux dans leurs ruses, comme une araignée dans sa toile. Ils profitent de leur gêne ou de leur misère pour leur faire signer tout ce qu'ils veulent. Si bien qu'un beau matin, les infortunés se trouvent quasi dépossédés de la richesse qui aurait dû leur revenir. C'est abominable!

Dupin esquissa un geste vague, qui signifiait vraisemblablement que le petit homme n'y pouvait rien.

— Si je pensais que Lalouette... commença M. Bourganeuf.

Mais il s'interrompit brusquement.

— Non, non, ce n'est pas possible! Je connais Lalouette depuis de longues années : nous avons fait notre Droit ensemble. Evidemment, il est un peu... bohème, et ce n'est pas un modèle de tempérance; mais c'est un homme fort capable... et honnête! N'est-ce pas votre avis, Dupin?

Le petit homme était trop diplomate pour dire du mal d'un homme qui avait eu l'honneur de faire son Droit avec le patron.

— Sans doute, Monsieur; sans doute! se hâta-t-il de répondre. Et la conversation n'alla pas plus loin.

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME MYSTÉRIeux

Avoir connu de brillants succès au barreau et devenir du jour au lendemain détective, voilà sans doute qui n'est pas fréquent...

Tel était cependant le cas d'Alain Vernières.

A vingt-huit ans, ce dernier, avocat de grand talent, avait plaidé plusieurs causes importantes. Il possédait l'estime de ses aînés, la sympathie admirative de ses jeunes confrères. Tout le monde s'accordait, au Palais, pour lui prédire le plus brillant avenir.

Mais Alain n'était point un avocat banal : il n'acceptait de défendre un client que si la cause de ce dernier lui semblait juste. « Sans cela, disait-il, je ne pourrais pas prononcer dix mots de plaidoirie! » Scrupule des plus louables, certes, mais qui limitait beaucoup le choix des causes. Alain s'en souciait peu, car il possédait une fortune personnelle qui lui assurait une large indépendance.

Malheureusement, il arriva qu'un de ces krachs financiers, si nombreux de nos jours que les journaux les relèguent à la rubrique des chiens écrasés, engloutit tout l'avoir du jeune avocat. Comme il ne pouvait plus compter sur ses clients pour lui assurer l'existence, — ceux-ci se recrutant pour les neuf dixièmes parmi de pauvres diables — Alain, la mort dans l'âme, dut chercher un autre métier. Abandonnant provisoirement la toge, il se mit en quête d'un emploi.

Nous ne nous appesantirons pas sur les démarches inutiles, sur les espoirs suivis de déception, sur les mille déconvenues qui marquèrent cette période de son

existence. Disons pour abrégér qu'après des semaines d'efforts inutiles, le pauvre Alain, menacé de mourir de faim — car il était trop fier pour accepter de ses amis un secours d'argent — fut tout heureux et tout aise d'entrer, grâce à une recommandation au service de M. Paturel, le détective privé dont d'immenses affiches placardées aux quatre coins de Paris, vantent les réussites innombrables.

Sans doute, le changement était grand pour Alain, mais sa nouvelle profession comportait une part de mystère et d'aventure qui n'allait pas sans séduire l'imagination romanesque du jeune homme. Ses lectures d'autrefois lui revenaient à la mémoire. Que d'affaires passionnantes il allait avoir à démêler pour le compte de M. Paturel : vols, assassinats, chantages, énigmes plus compliquées les unes que les autres!

Hélas! il ne tarda pas à déchanter.

Les clients qui défilaient dans le bureau de M. Paturel — ou plutôt dans son studio, orné de fauteuils d'un gris suave, — apportaient des affaires de la plus déplorable banalité. Maris trompés, femmes jalouses, pères soucieux d'être renseignés sur leurs futurs gendres... Quoi de moins « sensationnel » que tout cela? De surcroît, en sa qualité de novice, Alain Vernières se voyait confier des filatures dépourvues du moindre intérêt. Au bout d'un mois, il était sur le chemin de la neurasthénie. C'est alors que le hasard lui apporta la plus inattendue et la plus belle des compensations.

Après sa ruine, Alain s'était vu forcé d'abandonner l'appartement qu'il occupait dans une rue élégante de Passy. Il vint loger à l'hôtel et se mit en quête d'un logis plus en rapport avec ses nouvelles ressources. A force de recherches, il finit par en trouver un à Montmartre, tout en haut de la pittoresque rue Lepic, composé de deux pièces et d'une cuisine minuscule, mais qui offrait le grand avantage d'un loyer modique.

Il y était installé depuis huit jours quand un matin, en rentrant chez lui pour y absorber le frugal repas de saucisson et de fromage dont il devait se contenter

jusqu'à nouvel ordre, Vernières aperçut, montant l'escalier derrière lui, une jeune fille dont la vue lui donna un petit choc au cœur.

Longue, flexible comme un roseau, elle pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. Sous les cheveux, dont la masse noire faisait ressortir davantage l'éclat de son teint de fleur fine, le visage délicieusement modelé, le nez aux ailes frémissantes, la bouche pareille à une cerise mûre entr'ouverte sur de petites dents étincelantes, le menton rond et ferme, tout était ravissant; chaque détail concourait à la perfection de l'ensemble. Les yeux, d'un bleu profond de pierre précieuse, exprimaient la douceur et la tristesse. Une petite robe fort simple, et qui cependant prenait sur elle une élégance imprévue, dessinait le corps parfait de l'inconnue.

Celle-ci avait les bras chargés de provisions. Alain lui demanda la permission de porter ses paquets. Après une courte hésitation, elle accepta, favorablement disposée par le visage franc et ouvert du jeune détective. C'est de cette façon — infiniment banale — qu'Alain fit la connaissance de Viviane Maubray, qui occupait avec son père, dans le même immeuble, un logement de trois pièces.

Les jeunes gens se revirent, et bientôt Alain connut l'histoire de sa jolie voisine. Elle avait perdu sa mère quelques années auparavant et vivait avec son père à qui elle servait de garde-malade.

Quand M. Maubray s'était marié, il venait de sortir un des premiers de l'Ecole Centrale et tous les espoirs lui semblaient permis. Par malheur, Charles Maubray possédait un esprit chimérique, incapable de distinguer ses propres visions de la réalité. De plus, son orgueil maladif faisait de lui un être insociable au suprême degré : toujours persuadé qu'on ne rendait point justice à ses mérites, il ne tardait pas à se rendre odieux et à décourager les meilleures volontés.

C'est ainsi qu'après avoir occupé des situations importantes, dans de grandes usines, il dut se contenter d'emplois subalternes, qu'il abandonnait bientôt avec

rage en les déclarant indignes de lui. Un beau jour — peu après la mort de sa femme — il décida de rester chez lui et de consacrer toute son activité à ce qu'il appelait pompeusement « ses découvertes ». Pendant ce temps, la pauvre Viviane se tuait de travail en exécutant du matin au soir des travaux de dactylographie.

Cependant, la santé de Charles déclinait. Atteint d'une maladie de cœur, il ne quittait guère le logis et se reposait sur sa fille du soin de gagner leur vie à tous deux. Avec un dévouement infatigable, la pauvre petite consacrait toutes ses forces à soigner le malade, à lui rendre l'existence aussi facile que possible, tandis qu'elle assumait toutes les responsabilités et tout le travail. Tâche ingrate s'il en fut jamais !

Dans cette vie morne et sans joie, la présence d'Alain devait apporter un rayon de soleil. Bientôt, la sympathie que, dès leur première rencontre, les deux jeunes gens avaient ressentie l'un pour l'autre se changea en un sentiment beaucoup plus tendre.

Cependant, Alain Vernières avait l'âme trop droite pour nourrir une pensée équivoque. Sitôt qu'il comprit ce qui se passait en lui, il en fit l'aveu à Viviane et lui demanda d'être sa femme. La jeune fille accueillit cet aveu avec une joie indicible ; tout son être volait vers l'homme noble et bon qu'elle chérissait sans crainte d'éprouver jamais une désillusion sur son compte. Hélas ! un obstacle presque insurmontable n'allait pas tarder à séparer les deux amoureux.

M. Maubray !

La première fois que Viviane — avec force précautions — se risqua à faire allusion devant lui à Vernières, l'arrogant personnage monta sur ses grands chevaux.

— Je crois que tu es folle, ma pauvre fille ! Un détective... un policier... Il faut être stupide comme tu l'es pour s'intéresser à un individu de cette espèce ! Une fois pour toutes, je te prie de n'en plus jamais parler devant moi !

Viviane tint parole. Mais elle ne se crut pas obligée

pour cela de renoncer à voir Alain Vernières. Elle sacrifiait assez de sa vie en faveur de M. Maubray pour garder le droit à un bonheur qui n'était nullement incompatible avec le devoir. Simplement, il fut convenu entre les deux jeunes gens qu'ils attendraient pour réaliser leur cher projet que Charles Maubray se montrât moins intraitable. D'ici là, ils continueraient à se voir en cachette et resteraient l'un pour l'autre des amis fraternels.

.....

Ce jour-là était un dimanche. Levé de bonne heure et habillé avec un soin particulier, Alain Vernières attendait l'instant où, entre deux courses, Viviane lui rendrait une petite visite ainsi qu'elle avait coutume de le faire chaque fois qu'elle en avait la possibilité.

La glace lui renvoya son image. Grand, mince et musclé, Alain n'était pas beau si l'on prend pour type immuable de la beauté le visage des statues grecques, mais ses traits irréguliers ne manquaient point de charme. L'intelligence rayonnait sur son front bombé, que voilaient à demi des mèches rebelles d'un blond fauve; la bonté se révélait dans son sourire aux dents pures, et ses yeux magnifiques aux reflets d'ambre étaient le miroir d'une âme noble entre toutes.

Un coup de sonnette... Alain bondit dans l'antichambre minuscule, ouvrit la porte. Viviane était devant lui.

Il entraîna sa jolie visiteuse dans la petite pièce encombrée de livres qui lui servait de bureau.

— Viviane... mon adorée ! murmura-t-il avec ravissement.

Il l'avait fait asseoir sur un divan, et s'agenouillait près d'elle, il lui prenait les mains qu'il gardait serrées dans les siennes.

— Ma chérie... ma chérie... je vous aime !

Les mots étaient venus naturellement à ses lèvres; ainsi les fleurs s'épanouissent au printemps. C'était à la fois passionné et chaste : on sentait que ces deux êtres étaient tout l'un pour l'autre, mais que leur

amour était de ceux qui n'acceptent ni lâchetés ni compromissions, ni rien de ce qui, chez les natures veules, dégrade trop souvent le plus beau sentiment qui puisse éclore dans le cœur humain.

Mais soudain, Vernières tressaillit. Il venait de s'apercevoir que les yeux de Viviane étaient rougis. La jeune fille avait pleuré...

— Qu'avez-vous, bien-aimée ? questionna anxieusement l'apprenti-déTECTIVE.

Viviane hésita une seconde; puis, se décidant :

— Alain, Alain... c'est plus fort que moi : j'ai peur !

— Peur ? Et de quoi donc ?

— De cet homme dont je vous ai déjà parlé... de Jérôme Larsan !

— Cet homme d'affaires dont votre père a reçu la visite ?

— Oui... Je ne vous ai guère parlé de lui, pour ne pas vous inquiéter.

— M'inquiéter ! Au nom du ciel, expliquez-vous !

Instinctivement, la jeune fille jeta autour d'elle un regard anxieux, comme si elle eût craint que celui qu'elle redoutait pût l'entendre.

— A vrai dire, commença-t-elle, je ne sais pas exactement ce que veut cet homme, et c'est cette incertitude même qui me cause tant d'alarmes !

— Expliquez-vous ! reprit Alain avec force.

— Voici... Un soir — il y a près de trois mois — en rentrant à la maison après avoir fait des courses, je trouvai mon père en conversation avec un inconnu. D'emblée, ce visiteur m'inspira une aversion que les mots ne sauraient exprimer. Imaginez un homme entre deux âges, avec une figure... Comment dirais-je ? Une figure de brute intelligente... Oui, c'est cela : ce qu'il y a de particulièrement redoutable en cet homme, c'est ce mélange de force et de ruse qu'on devine chez lui. Il me déplut... et il me fit peur.

« Mon père me le présenta sous le nom de Jérôme Larsan, et ce dernier s'en alla quelques instants plus tard. Mais je n'oublierai jamais le regard qu'il me lança

au moment de prendre congé : un regard lourd, insistant, tout chargé d'arrière-pensées mystérieuses.

Alain était devenu très pâle.

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais encore dit cela ? demanda-t-il fougueusement.

— Ne soyez pas méchant ! supplia Viviane. Ecoutez-moi : vous allez comprendre les raisons de mon silence.

« Lorsque M. Larsan nous eût quittés, mon père — qui était dans un état de surexcitation joyeuse fort anormal chez lui — me déclara soudain :

« — Tu vois cet homme qui sort d'ici, ma petite fille ? Eh bien, c'est peut-être tout simplement le messager de la Providence !

« Comme je le regardais avec stupeur, il m'expliqua que M. Larsan était un homme d'affaires de grande expérience et qu'il représentait un consortium de gros financiers. Ceux-ci avaient entendu parler des inventions de mon père et ils lui avaient envoyé M. Larsan pour s'entendre avec lui à ce propos. « Je lui ai montré les plans de mon nouveau moteur pour avions, a conclu papa, et il a été vivement intéressé. Il va étudier les moyens pratiques d'en assurer la réalisation. »

« Ces paroles me remplirent d'étonnement et d'inquiétude. Comment M. Larsan, ou ceux qu'il représentait, avaient-ils entendu parler des inventions de mon père ? Dans quel dessein s'y intéressaient-ils ? Timidement, je tentai d'exprimer mon appréhension. Dès les premiers mots, mon père me rembarra.

« — Tu es extraordinaire, ma pauvre fille ! On dirait vraiment, à l'entendre, qu'il est anormal qu'on s'intéresse à mes découvertes ! C'est plutôt le contraire qui serait surprenant !

« Il continua sur ce ton. Mon père n'est pas méchant, Alain, mais les déceptions l'ont rendu irritable à l'excès, et son orgueil se froisse aisément. Pour l'apaiser, je dus cacher ma pensée et taire la méfiance que m'inspirait M. Larsan. D'ailleurs, je me disais qu'il ne reviendrait pas : il était impossible qu'un homme d'affaires

faïres, un homme pratique prit au sérieux des projets qui, hélas ! ne sont, je vous l'ai dit, que des chimères ! S'il avait feint de s'y intéresser, ce ne pouvait être que par politesse... Mais, encore une fois, j'étais bien certaine qu'il ne reviendrait pas.

« Il est revenu, cependant !

« Quelques jours plus tard, j'étais allée porter de la copie chez Mlle Rambert. En rentrant à la maison, vers midi, j'ai trouvé mon père en grande conversation avec M. Larsan... Et papa a voulu le garder à déjeuner.

« Durant le repas, Larsan n'a pas dit grand'chose. Mon père, très agité, montrait une gaieté fébrile qui m'a fait peur. Il parlait presque seul, exposant ses projets, ses rêves qu'il croyait déjà réalisés. L'autre écoutait en feignant un vif intérêt et se bornait à glisser de loin en loin dans la conversation quelque phrase vague et admirative... Mais, par instants, je sentais encore son regard posé sur moi : un regard lourd qui semblait m'évaluer comme une marchandise... Chaque fois que je levais les paupières, Larsan détournait rapidement les yeux ; mais un moment après, ses regards me fixaient à nouveau, me causant une impression de peur et de dégoût si pénible qu'elle créait en moi un malaise physique.

Alain serrait les poings.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenu plus tôt ? dit-il, d'une voix où vibrait une sourde colère.

— Je n'osais pas : je craignais de vous alarmer inutilement. J'essayai de me persuader que je me forgeais des appréhensions chimériques et que Larsan disparaîtrait bientôt de notre vie. De fait, il est resté longtemps sans venir... ou du moins, je ne l'ai plus revu. Quand j'interrogeais mon père sur le compte de cet homme, il me répondait que c'était une simple relation d'affaires et je n'insistais pas.

« Mais depuis quelque temps, l'attitude de papa m'effraye. Il ne cesse de vanter les mérites de M. Larsan ; il me répète que c'est la Providence qui l'a mis

sur notre route, que sans lui, il ne sait pas ce qu'il serait devenu...

Alain Vernières avait tressailli.

— Dois-je comprendre que cet homme a... rendu service à M. Maubray ?

— Oui, avoua la jeune fille après une brève hésitation. Et c'est aussi pour cela que j'aurais voulu éviter de vous parler de ces choses...

« Père ne m'a pas dit exactement ce qui avait été décidé entre eux, mais j'ai deviné que Larsan lui avait avancé de l'argent à plusieurs reprises... sous prétexte de l'aider à mettre ses inventions au point.

— S'agit-il de sommes importantes ? questionna Vernières, le front barré d'un pli soucieux.

— Je le crains... bien que je ne possède aucune précision à cet égard : par l'intermédiaire de son nouvel ami, mon père a fait l'acquisition d'appareils fort coûteux, destinés à la réalisation du moteur dont il a conçu l'idée, mais qui, hélas ! n'a aucune chance d'aboutir à quelque chose de pratique. Encore une fois, c'est Larsan qui a fourni l'argent nécessaire à ces achats. Cet argent, père ne pourra jamais le rendre... J'ai essayé de le mettre en garde contre les résultats possibles de son imprudence. Il m'a arrêtée dès les premiers mots en me déclarant tout net que j'étais une petite sotte et que je n'entendais rien aux questions scientifiques. « M. Larsan est remarquablement intelligent, a-t-il conclu, assez intelligent pour spéculer sur mon génie d'inventeur. Il sait qu'en mettant à un homme tel que moi le pied à l'étrier, il fait une bonne affaire dont les résultats le payeront au centuple de l'aide qu'il me fournit en ce moment ! »

Tandis que la jeune fille poursuivait son récit, des nuages s'amoncelaient sur le front d'Alain Vernières.

Quand elle eut achevé, ce dernier demeura quelques instants silencieux, les traits contractés, le cœur battant à grandes saccades. Et tout à coup, il saisit la petite main de Viviane et la serra dans les siennes avec une ardeur farouche.

— Il y a quelque chose de terriblement suspect dans tout cela, déclara-t-il. Vous auriez dû m'en parler plus tôt, chérie. Mais puisque vous ne l'avez pas fait, je ne vous adresserai aucun reproche. L'heure n'est plus aux plaintes vaines et aux récriminations : il s'agit de regarder le péril en face et d'y faire front.

L'énergie qui vibrait dans sa voix opéra sur Viviane ainsi qu'un puissant réconfort. L'amour intense, passionné que révélait chaque mot du jeune détective lui faisait presque oublier ses craintes. Elle sourit tendrement, tandis qu'une onde chaude courait le long de sa nuque.

— Merci, Alain ! murmura-t-elle. Je savais bien que je pourrais toujours compter sur votre dévouement !

— Je vous aime plus que la vie ! affirma-t-il avec une gravité simple qui donnait à ces paroles une importance singulière.

Il changea de ton pour déclarer :

— Avant tout, il faut savoir à quoi s'en tenir. Quelle est la profession exacte de ce Jérôme Larsan ?

— Je ne sais pas. Un homme d'affaires, dit mon père.

— Homme d'affaires ! Le mot est bien vague... ou alors trop explicite. Si je ne me trompe, cet individu est tout simplement...

Il s'interrompit, comme s'il eût craint d'effrayer davantage la jeune fille.

— Où habite-t-il ?

Viviane réfléchit un instant.

— Attendez... Père m'a dit incidemment qu'il avait ses bureaux rue La Fayette. Je ne connais pas le numéro.

— Je le trouverai sans doute dans l'annuaire des téléphones.

— Mais, Alain, que voulez-vous faire ?

— Je vous le dirai plus tard, chérie. Résumons seulement les faits, si vous le voulez bien : vous croyez que Jérôme Larsan a prêté de l'argent à votre père ?

— J'en suis sûre. Le doute, hélas ! n'est pas possible.

— Dans quel dessein l'a-t-il fait ? On ne prête pas des sommes importantes à un homme qui ne pourra les rendre. A moins que...

Un frémissement le parcourut. Il acheva, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— A moins qu'en échange de cet argent, on n'ait l'idée d'exercer le plus vil, le plus abominable des chantages. Viviane, Viviane... croyez-vous vraiment que ce misérable ait osé former des projets sur vous ?

La jeune fille mit ses mains sur les épaules d'Alain, et, levant vers lui son visage tout illuminé de tendresse :

— Je ne le sais pas... Je ne veux pas le savoir. Je vous aime, Alain, et je n'appartiendrai jamais qu'à vous !

Leurs lèvres se joignirent...

CHAPITRE II

LE COMLOT

Rue La Fayette, non loin du boulevard Magenta, dans un immeuble occupé presque uniquement par des locaux de commerce, on remarque une plaque gravée sur la porte du premier étage :

JÉRÔME LARSAN

Un nom, c'est tout. Pas d'autre désignation. Si vous demandez au concierge ou aux voisins de quoi s'occupe M. Larsan, on vous répondra sans hésiter :

— Il est dans les affaires...

C'est exactement ce que M. Maubray avait dit à sa fille : *les affaires* ! Mot magique, terme vague et commode, pavillon fort utile qui sert parfois à couvrir la moins recommandable des marchandises...

Si nous voulons obtenir des renseignements plus

précis sur le genre d'affaires auxquelles se livre M. Larsan, ce mystérieux personnage qui donnait tant de souci à Viviane Maubray, pénétrons dans ses bureaux. Nous ne tarderons point à être pleinement édifiés.

Il pouvait être onze heures. Assis derrière une table qui occupait le centre d'une vaste pièce, sévèrement meublée de bibliothèques et de cartonnières, un homme travaillait, le front penché sur un épais dossier.

Ce personnage pouvait avoir cinquante ans — davantage peut-être — mais il donnait, dès le premier abord, une impression de vigueur redoutable. Haut et large, les épaules massives, le buste compact, il offrait aux regards un visage d'une laideur irrémédiable : crâne chauve, nuque énorme et renflée, nez courbe, mâchoire impérieuse. Sous les sourcils touffus, dont la barre formait une ligne droite, brillaient de petits yeux jaunes, pareils à ceux des rapaces. L'homme était vêtu de noir, sans nul souci d'élégance, et cravaté de sombre. Un sourire sur ses lèvres aurait paru aussi insolite qu'une rose entre les barreaux d'une prison.

Brusquement, l'homme s'arrêta de déchiffrer ses grimoires ; sa main velue aux ongles courts atteignit une sonnette dont il pressa le bouton. Presque aussitôt parut une créature chevaline dont un costume tailleur dépourvu de grâce comprimait la poitrine plate.

— Vous m'avez demandée, monsieur Larsan ?

— Quand je sonne, c'est que j'ai besoin de vous ! répliqua brutalement le personnage.

— Mais...

— Ça va ! Ecoutez-moi, au lieu de me poser des questions idiotes. C'est bien demain que la traite Clérambault arrive à échéance ?

— Oui, Monsieur.

— Si l'effet n'est pas réglé, vous porterez le dossier chez l'huissier. Et que ça ne traîne pas, hein ?

— C'est que, Monsieur, justement, j'avais oublié de vous dire : M. Clérambault a téléphoné ce matin, pendant que vous étiez sorti. Il n'est pas en mesure de s'acquitter pour le moment : sa femme a été très ma-

lade et il a fallu l'opérer. Ça coûte cher... Bref, M. Clérambault vous demande un petit délai.

Jérôme Larsan haussa les épaules

— Un délai ! Je lui en flanquerais, moi, des délais ! Quand je lui ai prêté dix mille francs, je lui ai donné du bel et bon argent, n'est-ce pas ? En échange de cet argent, il s'est engagé à me rembourser dans les trois mois, avec les intérêts. Les trois mois sont écoulés. Qu'il paye ! Je ne connais que ça. Alors, faites le nécessaire, mademoiselle Olympe. Qu'est-ce que vous avez, à rester plantée là comme une gourde ?

Mlle Olympe, en effet, semblait hésiter. Elle hasarda timidement :

— C'est que, Monsieur...

— Eh bien ?

— M. Clérambault a une femme malade, comme je vous l'ai dit, et trois petits enfants. Alors, j'ai pensé...

Jérôme Larsan regarda fixement sa secrétaire.

— Est-ce que je fais des affaires ou du sentiment ? Faites ce que j'ai dit, et débarrassez-moi le plancher en vitesse. Je n'aime pas qu'on me fasse perdre mon temps.

Mlle Olympe — qui sans doute avait l'âme moins racornie que son patron — quitta la pièce en étouffant un soupir, et Jérôme se remit à étudier ses paperasses.

Le bref dialogue que nous venons de rapporter a vraisemblablement permis au lecteur de donner à l'*homme d'affaires* son véritable nom : s'il avait été soucieux de sincérité, Larsan aurait dû faire graver sur la plaque fixée à sa porte un mot qui, à lui seul, en dit long...

Usurier !

Tel était, en effet, le métier dont vivait le sire, en ayant du reste soin de demeurer à l'abri des lois, qu'il connaissait mieux que personne.

A première vue, rien d'irrégulier dans ses comptes. Il prêtait à un taux fort raisonnable : Cinq pour cent. Seulement, quand on lui empruntait dix mille francs, il faisait signer à son client une reconnaissance de dette de treize mille. Le malheureux était bien obligé

d'en passer par là, et d'ailleurs, il espérait toujours se débrouiller avant l'échéance

Malheureusement, neuf fois sur dix, il ne se débrouillait pas. Si bien que, lorsque cette échéance arrivait, c'était pour lui la saisie, la ruine et quelquefois une balie dans la tempe. Car le suicide est le dernier refuge des désespérés. Mais à ce jeu-là, pratiqué depuis bien des années, Jérôme Larsan s'était acquis une fortune des plus honorables si tant est que ce dernier mot soit bien celui qui convient.

Demeuré seul, Larsan s'était replongé dans son travail. L'horloge fixée au mur grignotait les minutes avec calme, en personne qui a tout son temps devant elle. Soudain, on frappa à la porte.

— Entrez ! grogna Jérôme. Encore vous, mademoiselle Olympe ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Monsieur, c'est M. Lalouette. Il demande à vous voir.

Une brume glissa sur les traits de Larsan.

— Qu'il aille au diable ! Ou plutôt non. Faites-le entrer.

Mlle Olympe disparut sans faire plus de bruit qu'une souris. L'instant d'après, un extraordinaire échantillon d'humanité faisait son apparition. Long et flasque comme une gigantesque couleuvre, Anselme Lalouette — c'était le nom du visiteur — arborait, au-dessus d'un cou maigre que décorait une pomme d'Adam toujours en mouvement, une tête de jeu de massacre aux traits informes : cela tenait de la noix sculptée et du fromage coulant. Le nez, planté de guingois, s'ornait de teintes pourpres ; les yeux disparaissaient presque entre les poches des paupières ; les lèvres, pareilles à des limaces décolorées, s'ouvraient sur un cimetière de dents roussâtres.

L'accoutrement du nouveau venu n'était pas moins étrange que son physique. Un de ces cols évasés que les bonnes gens dénomment « cols à manger de la farle » servait de support à son menton en galache qu'envahissait un poil grisonnant et rude. Une petite

cravate s'y enroulait, qui avait dû servir antérieurement de cordon de soulier. Le torse étrié flottait dans un veston étoilé de taches, et le pantalon chocolat se déformait aux genoux pour tomber avec force plis sur d'épais brodequins cloutés.

Cette caricature humaine fit quelques pas dans la pièce, précédée d'un fort relent de pipe froide et de vinasse. L'une de ses mains tenait un vieux chapeau rond, l'autre un gros parapluie de cotonnade mal ficelé.

— Bonjour ! lança le visiteur d'une voix pâteuse qui évoquait le gargouillement d'un évier.

— Bonjour ! répondit Jérôme d'un ton sec. Vous avez quelque chose à me dire ?

Cet accueil rébarbatif ne déconcerta nullement Anselme Lalouette.

— Probable que j'ai quelque chose à vous dire. Sans ça, je ne serais pas venu.

Tout en parlant, il tendait à son interlocuteur une main d'une propreté douteuse que Larsan feignit de ne pas voir.

— Asseyez-vous, Lalouette, et expliquez ce qui vous amène... aussi rapidement que possible : je suis pressé.

Avant de parler, Anselme avisa une chaise sur laquelle il déposa son parapluie et son chapeau avec autant de précautions que s'il se fût agi de deux objets de prix. Cela fait, il attira à lui un fauteuil, s'y installa commodément, croisa une jambe sur l'autre et, souriant de toutes ses dents gâtées :

— Voilà... J'aurais besoin d'un peu d'argent !

Sans doute Jérôme s'attendait-il à cette demande, car il ne manifesta nulle surprise. Simplement, son visage devint un peu plus sinistre tandis qu'il déclarait d'un ton tranchant comme le couperet de la guillotine :

— De l'argent ? Je vous en ai donné la semaine dernière !

Anselme esquissa un geste désinvolte.

— C'est possible, mais je l'ai mangé.

— Dites plutôt que vous l'avez bu. Ma parole, vous êtes ivre ! Vous empestez l'alcool..

— Tout le monde ne peut pas se payer de l'eau de Cologne. Que voulez-vous ! Si je bois, c'est pour oublier mes chagrins... Et c'est comme un fait exprès : j'ai tellement de chagrins que pour les oublier tous... vous vous rendez compte !

— Des boniments, tout ça ! Je vous répète que je n'ai pas de temps à perdre. Vous n'aurez plus un sou de moi jusqu'à ce que notre affaire soit définitivement terminée !

— *C'est justement parce qu'elle n'est pas terminée que vous allez me donner un petit quelque chose !* insinua Lalouette d'un ton doucereux.

La façon dont il avait dit ces mots était lourde de sous-entendus. Jérôme ne s'y trompa point, car ses yeux se fixèrent sur le visage mollassé d'Anselme avec une expression où il y avait de la colère et une obscure angoisse.

— Ah, ça ! gronda-t-il. Vous ne voulez pas dire...

Anselme tira des manchettes qui eussent gagné à ne point être ainsi exhibées.

— Je ne veux rien dire du tout, monsieur Larsan. Quel drôle d'homme vous faites ! Une vraie soupe au lait... Hé ! hé ! une soupe au lait, voilà ce que vous êtes ! Ecoutez-moi, que diable, avant de monter sur vos grands chevaux ! On dirait que vous oubliez les choses... Je vais être forcé de vous rafraîchir la mémoire !

— Hein ?

— Si vous le permettez, je résumerai les événements...

Jérôme eut un geste d'impatience.

— Je les connais aussi bien que vous !

Lalouette ne sembla pas avoir entendu. Frottant l'une contre l'autre ses mains noueuses et faisant craquer bruyamment ses articulations, il reprenait d'un ton geignard :

— Voilà trente ans et plus que je travaille chez M. Bourganeuf, généalogiste... Une profession qui rapporte gros quand on connaît son métier... Hé ! hé ! malheureusement, je ne suis pas généalogiste, moi... je

ne suis qu'un modeste clerc, et un modeste clerc ne gagne pas des mille et des cents, même quand il est aussi travailleur et aussi capable que moi... ce qui n'est pas peu dire, j'ose le déclarer sans crainte d'être démenti par quiconque !

Ici, Anselme Lalouette marqua un temps d'arrêt, leva les yeux au ciel d'un air de martyr et se livra de plus belle à cet étrange jeu de société qu'il semblait affectionner particulièrement et qui consistait à faire craquer ses articulations comme du vieux bois qu'on casse. Larsan l'écoutait en rongeant son frein; sans doute connaissait-il suffisamment son interlocuteur pour savoir que la prolixité était le péché mignon de ce dernier. Le meilleur moyen de voir le vieil homme atteindre la fin de ses discours était de lui laisser la bride sur le cou : tôt ou tard, il finissait par arriver à ses conclusions, tel un cheval fourbu qui prend, après mille détours, le chemin de l'écurie.

Cependant, Anselme Lalouette ne paraissait point pressé d'en finir; on eût dit qu'il mettait un malin plaisir à lasser la patience de son interlocuteur. Après s'être longtemps frotté les mains en grimaçant de façon hideuse, il poursuivit :

— Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! oui... que j'étais un homme très capable... C'est la vérité pure, monsieur Larsan. Et j'ajouterai encore : très dévoué. Vous en savez quelque chose. Quand j'ai eu l'honneur d'entrer en relations avec vous — il y a pas mal de temps déjà — une sympathie immédiate nous a rapprochés... Oui, nous nous sommes plus tout de suite. J'ose dire que nous sommes de la même race !

Jérôme ne put retenir une grimace de dégoût. Mais l'autre continuait, imperturbable :

— Ce jour-là, vous m'avez dit que, lorsque mes fonctions me mettraient à même de savoir certaines choses qui pourraient vous intéresser, je n'avais qu'à vous en faire part. En revanche, vous vous montreriez généreux. Hé ! hé ! je vois à votre figure que vous me comprenez ! Parbleu, vous n'avez pas eu à regretter notre

marché : depuis lors, je vous ai fait gagner gros avec mes renseignements... Oui, pour vous, j'ai trahi je ne sais combien de fois le secret professionnel.

— Ne faites pas l'idiot ! coupa brutalement Jérôme. S'il vous est arrivé, comme vous dites, d'oublier le secret professionnel, cela vous a profité autant qu'à moi.

— Autant qu'à vous ! C'est bientôt dit. Voilà justement où je voulais en venir, monsieur Larsan : il y a deux mois, je vous ai apporté une affaire magnifique... Je venais d'apprendre que mon patron, M. Bourganef, recherchait les héritiers d'un certain Gérard Duval, citoyen français décédé à San-Francisco en 1937, laissant une fortune considérable, évaluée à près de deux cent mille dollars... Deux cent mille dollars, c'est une somme, monsieur Larsan. Et tout cet argent devait revenir à l'héritier le plus proche de Gérard Duval, qui était mort intestat, sans laisser d'enfant...

« Or, cet héritier était... une héritière : une certaine Jeanne Duval, qui avait épousé un sieur Maubray : Charles Maubray... lequel avait eu des malheurs et avait, comme qui dirait, totalement disparu de la circulation. C'est en vain que mon patron avait fait mettre des annonces dans les journaux. M. Maubray ne lisait pas les journaux, faut croire. Après ça, ce n'est pas moi qui lui donnerait tort : pour ce qu'on y trouve d'agréable, par les temps qui courent, mieux vaut économiser dix sous, c'est tant de gagné pour l'appétitif...

— Et alors ? répéta Jérôme, qui faisait de violents efforts pour se dominer.

— Vous avez déjà oublié la suite ? Voilà donc que le hasard se met de la partie... Ou plutôt, la Providence, car ce qui est arrivé, c'est vraiment providentiel, vous ne me ferez pas dire le contraire...

« Dame ! la Providence a voulu que ma belle-sœur soit concierge rue Lepic, au 37 bis... Un soir que je dinais chez elle, j'ai eu l'idée de l'interroger sur ses locataires... Une idée comme ça : on s'instruit à tout âge. L'idée n'était pas mauvaise, il faut croire, car j'ap-

pris ainsi que, parmi les locataires en question, se trouvait un certain Charles Maubray qui avait perdu sa femme peu de temps auparavant et qui vivait avec sa fille dans un état de gêne voisin de la misère... Une petite enquête, me permit de m'assurer rapidement que Viviane Maubray, la fille du paroissien, n'était autre, par suite du décès de sa mère, que l'héritière de Gérard Duval.. Hé ! hé ! ça me connaît, les enquêtes ! Sans me vanter, je puis dire que c'est mon fort : avec mon air bête et ma vue basse, n'y en a pas deux comme moi pour faire parler les gens sans qu'ils devinent où je veux les mener, et pour tirer les vers du nez aux plus récalcitrants...

« J'aurais pu aller tout de suite raconter l'histoire à mon patron ; mais pas si bête ! C'est à *vous* que j'ai vendu la mèche, pendant que le papa Bourganeuf continue à donner sa langue au chat. C'est à *vous* que je me suis adressé, monsieur Larsan, parce que je pensais que vous vous montreriez généreux...

— Généreux ! éclata Jérôme. Est-ce que je ne l'ai pas été !

— Peuh ! Pour quelques malheureux petits billets de mille francs que vous m'avez refilés par-ci, par-là... et pas toujours de bonne grâce ! Vrai, vous n'êtes pas chic avec moi. Songez un peu à ce que je vous ai apporté : une fortune, une vraie fortune... Vous n'avez qu'à étendre la main, et les deux cent mille dollars sont à vous !

— Qu'est-ce que vous me chantez là ! se récria Jérôme, mal à l'aise sous le regard perçant que lui jetait son interlocuteur.

Ce dernier fit entendre un petit rire narquois.

— Allons, monsieur Larsan, ne me prenez pas pour plus bête que je ne suis ! Ce n'est pas aux vieux singes comme vous et moi qu'on apprend à faire des grimaces.

« Comme si, du premier coup, je n'avais pas découvert le pot aux bégonias et vu clair dans votre jeu ! Vous voulez faire d'une pierre deux coups, mon cher monsieur : épouser la fille et empocher les millions !

Jérôme eut un soubresaut.

— Vous êtes fou !

— Que vous dites ! Je connais la façon dont vous traitez les affaires, peut-être. Avec vous, c'est réglé comme du papier à musique : quand vous savez qu'un type dans le besoin doit hériter d'une grosse somme, et que lui ne le sait pas, vous commencez par prêter de l'argent à votre homme jusqu'à ce que vous le teniez en votre pouvoir, pieds et poings liés... Et alors, vous lui faites signer tout ce que vous voulez; vous le sonnez par les deux oreilles sur du pavé de bois... Je connais vos ficelles ! Quand je vous ai parlé du père Maubray et quand vous êtes allé le voir, c'est comme ça que vous comptiez procéder; et puis vous avez vu la fille et vous l'avez trouvée à votre goût. Vous avez pensé que c'était un vrai morceau de roi, et que celui qui l'épouserait, avec ses millions, serait un heureux gaillard... Allons, vieux farceur, osez me dire, pour voir, que ce n'est pas ce que vous êtes en train de manigancer !

Peu à peu, Anselme Lalouette jetait le masque : le respect affecté qu'il témoignait d'abord à Larsan tombait comme un vernis qui s'écaille. Mais l'autre n'y prit pas garde, tout à la colère où le mettait la certitude qu'Anselme avait lu dans son jeu comme en un livre ouvert, car ce que venait de dire le bonhomme était l'expression même de la vérité.

Il y eut un court répit durant lequel les deux complices s'observèrent sans mot dire. Enfin Jérôme parla; il était redevenu maître de lui.

— Je n'ai pas à discuter vos histoires ridicules, dit-il avec flegme. Croyez-moi ou ne me croyez pas, cela m'est parfaitement égal; ce que je tiens à vous dire, c'est que vous n'aurez plus un sou tant que l'affaire ne sera pas terminée. Je croyais vous l'avoir déjà fait comprendre.

Anselme écoutait en branlant la tête comme un magot et en contemplant ses ongles douteux avec une satisfaction justifiée. Quand son interlocuteur eut fini

de parler, il se leva, prit son chapeau et son parapluie et fit mine de se retirer.

— Du moment que vous le prenez comme ça, monsieur Larsan, je n'insiste pas. Je suis un homme délicat, moi; pour rien au monde je ne voudrais vous ennuyer. Puisque vous refusez de m'avancer une petite somme, je m'incline... et je m'en vais.

— Eh bien, partez ! Je ne vous retiens pas.

— Je pars... Seulement, vous n'êtes pas gentil, monsieur Larsan. Si j'étais moins scrupuleux et si j'avais moins d'attachement pour vous, savez-vous ce que je ferais ? En sortant d'ici, j'irais trouver M. Maubray et je lui raconterais que sa fille vient de faire un fameux héritage... Il ne s'en doute pas encore, le pauvre cher homme, mais quand il le saura, ça lui fera un coup ! Il est capable de me lâcher un bon morceau du gâteau pour la peine. Les gens sont très généreux quand on les prend au bon moment.

Larsan était devenu verdâtre. D'un bond, il se leva et vint se placer devant la porte.

— Vous n'allez pas faire cela ! s'écria-t-il en cherchant vainement à cacher la fureur qui grondait en lui comme un orage.

Un sourire plein de cynisme glissa sur les lèvres d'Anselme.

— Avouez que vous le mériteriez ! Refuser à un ami comme moi un tout petit service...

— Je ne vous le refuse pas ! dit précipitamment l'usurier. Vous savez bien que je plaisantais, mon cher Lalouette.

Il prit dans sa poche un épais portefeuille et en tira une liasse de billets.

— Tenez, voici mille francs. Tout à l'heure, vous m'aviez un peu agacé avec vos histoires. Alors, vous comprenez...

Anselme comptait sans vergogne les précieuses vignettes.

— Bien sûr que je comprends ! gouailla-t-il. Merci tout de même; je savais bien qu'en s'adressant à votre

bon cœur, on finissait toujours par obtenir quelque chose de vous.

Il sortit sur ces mots, tandis que Larsan, demeuré seul, donnait libre cours à sa colère.

— Le vieux coquin ! La vieille canaille ! lança-t-il rageusement. Il ne l'emportera pas en paradis... Ah ! non... Un jour viendra bien où je pourrai le repincer, et alors...

Cette perspective lui rendit un peu de sérénité; mais bientôt ses craintes revinrent l'assaillir.

— Mauvais ! grogna-t-il. Avec un gaillard de cet acabit, il faut s'attendre à tout. Aujourd'hui encore j'ai pu acheter son silence, mais demain ?

Son visage s'était rembruni. Durant quelques instants, il marcha de long en large à travers la pièce; puis il revint à son bureau, ouvrit un tiroir et y prit un dossier qu'il consulta longuement. A mesure qu'il avançait dans son examen, ses traits prenaient une expression de joie mauvaise.

— Décidément, l'heure est venue d'agir. Avec ce que j'ai là-dedans, je tiens le Maubray ! Il criera peut-être au début, mais il faudra bien qu'il y passe... et la petite aussi. Dès demain, ce sera chose faite !

CHAPITRE III

CHANTAGE

L'argent, a dit un philosophe, c'est encore ce que nous payons le plus cher.

Tôt ou tard, les « obligés » de Larsan éprouvaient la réalité de cette assertion : d'ordinaire, lorsqu'il prêtait des sommes, c'était moyennant un intérêt scandaleux, dissimulé comme nous l'avons vu sous des apparences légales. Avec M. Maubray, il avait agi tout différemment; il avait mis à la disposition du père de Viviane beaucoup d'argent, sans rien exiger de lui que des reçus en bonne et due forme. Mais le scélérat n'était jamais si dangereux que lorsqu'il se donnait l'allure d'un homme désintéressé.

Au cours de la conversation que nous avons relatée dans le dernier chapitre, on a pu se faire une idée précise des projets dont le gredin poursuivait l'accomplissement. Ayant appris par son complice Lalouette qu'une grosse fortune venait d'échoir à Viviane sans que celle-ci ni son père en fussent encore informés, Jérôme avait résolu de s'approprier l'héritage.

Pour cela, après s'être renseigné, il avait longuement mûri son plan. L'ayant arrêté jusque dans ses moindres détails, il se présenta chez Charles Maubray en se donnant comme l'agent d'un consortium de financiers qui désiraient garder l'anonymat et qui recherchaient les découvertes susceptibles de donner d'importants résultats pratiques, afin de commanditer leurs auteurs. A l'en croire, les financiers en question avaient entendu parler de M. Maubray comme d'un inventeur de génie auquel la chance n'avait pas encore souri, mais qui était capable de réaliser des merveilles, pour peu qu'on lui apportât l'aide matérielle nécessaire à la réalisation de ses trouvailles.

Etrange pouvoir de la flatterie, même sur un homme intelligent !

Parmi les découvertes de l'ingénieur, le projet d'un moteur d'avion nouveau modèle — projet absolument irréalisable, d'ailleurs — parut retenir spécialement l'attention de Jérôme. Après avoir écouté les explications que M. Maubray lui fournit avec abondance, le coquin se récria d'admiration, affirmant avec chaleur que c'était là une invention propre à bouleverser l'industrie aéronautique, et que celui qui avait réalisé une telle découverte était un bienfaiteur de l'humanité. Finalement, il sollicita la permission de parler à « ces messieurs » du fameux moteur.

Charles Maubray y consentit avec joie. Quelques jours plus tard, Larsan revenait à la charge.

— Ces messieurs ont pris connaissance de votre projet, déclara l'usurier. Ils sont enthousiasmés, et pour vous témoigner leur satisfaction, ils vous ouvrent un premier crédit de quinze mille francs.

Du coup, M. Maubray crut que la gloire et la fortune allaient le couronner en même temps. Il s'empressa d'entamer les capitaux de « ces messieurs » et de transformer sa chambre en laboratoire en achetant des appareils aussi coûteux qu'inutilisables.

Quelques semaines ne s'étaient pas écoulées que, des quinze mille francs avancés par Jérôme, il ne restait plus un centime. Quant au fameux moteur, il continuait à n'exister que dans l'imagination du malheureux, mais celui-ci était parfaitement sincère lorsqu'il affirmait à Larsan que la réalisation de sa merveilleuse découverte n'était plus qu'une question de jours.

En attendant, de nouveaux capitaux s'avéraient nécessaires. Jérôme les fournit de la meilleure grâce du monde en assurant que l'argent était avancé par les membres du consortium. Bien entendu, il présentait chaque fois au père de Viviane des reçus que M. Maubray, aveuglé par sa chimère, signait sans même les lire.

Entre temps, Jérôme Larsan avait fait la connaissance de Viviane, et la perspective de posséder une aussi merveilleuse créature l'enthousiasmait presque autant que l'idée d'empocher les millions de Gérard Duval.

D'instinct, Viviane s'était méfiée de ce personnage mielleux et brutal tout ensemble. Le nouvel ami de son père lui était prodigieusement antipathique, et de plus elle s'alarmait des dépenses excessives auxquelles se livrait M. Maubray. Mais elle était à cent lieues de soupçonner la vérité : d'abord, parce que l'inventeur, persuadé que les femmes sont de frivoles créatures, incapables de garder un secret, ne lui avait donné que des explications fort brèves quant à Jérôme Larsan et au but de ses visites; ensuite parce que, pour éviter d'éveiller ses soupçons, Larsan s'était chargé d'acheter lui-même les appareils dont Charles Maubray avait besoin. Le scélérat avait fait en sorte que l'argent ne tardât pas à être dépensé. Cet argent, il est vrai, sortait de sa poche, mais c'était pour y rentrer sous peu,

accru d'un énorme bénéfice. Du moins Jérôme y comptait bien. Toutes ses précautions n'étaient-elles pas prises en conséquence ?

Et maintenant, l'heure de l'action avait sonné. Ainsi en avait décidé l'usurier qui, ce matin-là — c'est-à-dire le lendemain du jour où nous l'avons vu en conférence avec Anselme — se présenta un peu avant midi au domicile de M. Maubray.

Ce fut Viviane qui lui ouvrit la porte et qui l'introduisit sans enthousiasme dans le salon, transformé lui aussi depuis peu en laboratoire et au milieu duquel l'inventeur besognait parmi un amas d'épures et d'instruments bizarres.

A la vue de Jérôme, il se leva péniblement et vint au-devant de son visiteur, non sans manifester une nervosité qui n'échappa point à la jeune fille.

— Vous, cher monsieur Larsan ! Quelle bonne surprise ! Justement, j'allais vous écrire...

Il s'arrêta et, se tournant vers Viviane, déclara brusquement :

— Laisse-nous, ma petite. M. Larsan et moi, nous avons à parler d'affaires.

Les yeux de Viviane allaient avec une appréhension visible de son père au visiteur. Quelle était la nature exacte des affaires qui existaient entre eux ? Elle se le demandait anxieusement, et ses craintes s'aggravaient quand elle sentait les regards de Jérôme se poser sur elle avec une expression qui n'était que trop éloquente.

— Eh bien ! as-tu compris ? Laisse-nous ! répéta M. Maubray d'un ton rude.

La jeune fille obéit. Quand elle fut sortie, Charles Maubray déclara, avec une gêne qu'il s'efforçait en vain de dissimuler :

— Je suis charmé de vous voir... Comme je vous le disais tout à l'heure, je me disposais à vous écrire...

— Vraiment ? fit l'autre, impassible.

— Oui... pour vous demander un service.

— Ah ! dit Jérôme, sans que son visage ni son attitude révélassent ce qu'il pensait.

— Comprenez-moi : je traverse une période assez difficile. Les frais que nécessitent mes recherches... et puis mon état de santé... Enfin, vous m'obligeriez infiniment si vous pouviez me prêter encore dix mille francs.

Viviane aurait eu peine à reconnaître en cet homme timide, presque humble, son père si dur et si tyrannique envers elle. C'est que M. Maubray n'était pas tranquille : pareil sur certains points à un enfant, il avait follement gaspillé les derniers subsides remis par Jérôme. Le malade était de ceux chez qui la certitude de pouvoir les satisfaire fait naître des besoins saugrenus. Fruits exotiques en plein hiver, mets rares qu'il goûtait à peine, livres coûteux — rien n'était trop beau pour lui, et à ce train-là, l'argent file vite.

Jérôme, cependant, n'avait pas sourcillé.

— Dix mille francs ! répéta-t-il d'un ton neutre,

Le père de Viviane le fixait avec inquiétude.

— Voyons, cher Monsieur, pour vous ce n'est qu'une bagatelle ! Tandis que pour moi...

— Permettez ! Vous oubliez que ce n'est pas moi qui vous ai fait l'avance des fonds que je vous ai remis... C'est le consortium de financiers dont je ne suis que le mandataire.

— Raison de plus ! Ces messieurs n'en sont pas à dix mille francs près, je suppose.

Larsan pinça les lèvres en une moue qui n'annonçait rien de bon.

— Détrompez-vous, Monsieur. Si j'avais les clés de la caisse, je vous ouvrirais sans hésiter les crédits les plus importants, car j'ai une confiance absolue en vos dons... en votre génie d'inventeur. Malheureusement, ces messieurs sont des gens plus difficiles à convaincre ; il leur faut des résultats précis. Or, soit dit entre nous, cela traîne un peu : le temps passe et vos plans ne sont pas encore au point.

Non sans arrogance, Charles Maubray désigna les croquis épars sur la table.

— Ils le seront bientôt. Je travaille sans arrêt ; ma bonne volonté...

— Je ne la mets pas en doute; mais encore une fois ce sont des résultats précis que demandent ces messieurs. Hier, ils m'ont convoqué à votre sujet... Ils n'étaient pas contents du tout.

Le malade s'agitait dans son fauteuil.

— Dois-je comprendre que vous refusez de me prêter la petite somme que je vous demandais tout à l'heure ?

Jérôme Larsan éluda la question. Fouillant dans sa poche, il en tira un papier qu'il tendit au père de Viviane.

— Cher Monsieur, voici le décompte des avances que je vous ai déjà faites... ou plutôt que ces messieurs vous ont consenties par mon intermédiaire. Le total s'élève à trente-cinq mille francs.

D'un geste impatient, M. Maubray repoussa le feuillet.

— Que m'impose ! Je ne discute pas les chiffres... Ne vous ai-je point donné des reçus ? A quoi bon rappeler ces histoires qui n'ont aucun intérêt !

Ainsi qu'il advenait chaque fois qu'on le contredisait, M. Maubray était redevenu cassant; mais Jérôme ne se laissa pas émouvoir pour si peu.

— Ces histoires, comme vous dites, ont beaucoup d'intérêt pour mes mandants, répliqua-t-il avec flegme. A telles enseignes qu'ils me chargent aujourd'hui de vous réclamer le remboursement total de leurs avances.

M. Maubray changea de couleur.

— Vous dites ? haleta-t-il.

— Je dis que le consortium, dont je ne suis — ne l'oubliez pas, encore une fois ! — que le très modeste représentant, a décidé, dans sa dernière séance, d'obtenir le remboursement des sommes qu'il vous a prêtées.

— C'est impossible... C'est de la folie ! balbutia le père de Viviane, tout pâle. Ils n'en ont pas le droit !

— Voilà qui vous trompe, mon cher Monsieur. Dans la reconnaissance de dette que vous avez signée, il est stipulé en termes formels que le remboursement pourra

être exigé à n'importe quelle date, à la volonté du créancier.

— On n'a pas idée de cela ! proclama le père de Viviane, hors de lui. Ce sont des procédés abominables !

Larsan haussa les épaules.

— Rien ne vous forçait à signer. Au surplus, ces sommes vous ont été avancées sans intérêt ; il faut bien que le prêteur sauvegarde ses droits.

— Le prêteur ! Mais j'y songe... Les reçus sont libellés à votre nom !

— Sans doute. Ne vous ai-je pas expliqué que ces messieurs du consortium entendaient agir avec beaucoup de discrétion ? C'est pour cela qu'ils m'ont donné procuration en vue de négocier à leur place toutes les affaires de ce genre auxquelles ils s'intéressent.

— Et vous dites qu'ils veulent être remboursés tout de suite ?

— Malheureusement, oui. Vous pensez bien que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour les amener à revenir sur cette décision. Peine perdue ! « Nous faisons des affaires et non du sentiment ! » m'ont-ils dit en propres termes. Et comme j'insistais, ils ont déclaré : « Les projets de M. Maubray n'ont pas donné ce que nous en attendions. Liquidons la créance. »

Charles Maubray porta les mains à sa gorge, comme un homme qui étouffe.

— C'est affreux ! gémit-il. Qu'ils me laissent au moins le temps de mettre mon moteur au point !

— Depuis trois mois que vous y travaillez, il me semble que les choses n'ont guère avancé.

Il y avait dans les paroles de Jérôme une ironie qui n'échappa point au père de Viviane. Une rougeur subite incendia ses pommettes.

— On ne raisonne pas des découvertes de l'esprit comme s'il s'agissait d'un commerce d'épicier ! lança-t-il dédaigneusement.

— Hé ! le commerce d'épicier a parfois du bon, répondit Larsan avec calme. C'est un placement sûr...

« Mais laissons cela. Tout ce que vous pourrez me

dire ne m'apprendra rien, cher Monsieur. Je l'ai répété dix fois à mes commettants. Ils n'ont rien voulu entendre.

— Alors, ce remboursement, pour quand le veulent-ils ?

— Dame ! le plus tôt serait le mieux. Mais rassurez-vous : on ne veut pas vous prendre à la gorge. Ces messieurs vous laisseront du temps pour vous retourner. Une semaine, par exemple.

— Une semaine ! Pourquoi pas vingt-quatre heures ? Comment voulez-vous que je trouve trente-cinq mille francs en une semaine ?

Toute sa superbe était tombée comme un mur qui s'écroule. La pensée de l'échéance toute proche terrifiait le vieil enfant ; la peur achevait de le livrer pieds et poings liés à Jérôme Larsan.

Celui-ci déclara, avec une feinte sollicitude :

— Croyez bien que je suis désolé de ce qui vous arrive, cher monsieur Maubray. Si j'avais pu prévoir...

— C'est vous qui m'avez entraîné dans ce guépier ! gémit le malheureux inventeur. Vous m'aviez dit que rien ne pressait, que je remboursais l'argent quand je pourrais...

— Je pensais que ces messieurs seraient plus conciliants... et que vous vous arrangeriez pour les satisfaire. Vous paraissiez si sûr de vous ! Au surplus, je ne vous ai pas forcé à signer les papiers... ni à accepter l'argent.

— Vous me disiez qu'il s'agissait d'une simple formalité ! J'ai signé sans lire...

— Vous avez eu tort. Il faut toujours savoir exactement à quoi l'on s'engage.

La phrase sonna comme un glas. Fébrile, éperdu, Charles Maubray jetait autour de lui des regards de bête traquée.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! C'est épouvantable... Que vais-je devenir ? Que va-t-il arriver si je ne paye pas ?

— A mon grand regret, je me verrai obligé de don-

ner à cette affaire les suites judiciaires qu'elle comporte.

Cette formule vague et redoutable agit sur le malheureux Maubray comme un coup de massue. Son âme s'abîmait dans un vertige d'épouvante. Quelles sombres menaces les paroles de Jérôme évoquaient à l'esprit du malheureux ! Il croyait voir déchainée sur lui toute la meute des limiers de la chicane, et l'appareil judiciaire lui apparaissait tel qu'une machine monstrueuse, aveugle et sourde, entre les rouages de laquelle il allait être broyé impitoyablement.

Son imagination malade grossissait le péril à la façon d'un miroir déformant. Il se vit chassé de son logis, condamné à finir sous les ponts ou à entrer dans un asile. Livide, hagard, il frissonnait ; des larmes lui venaient aux yeux. Jérôme Larsan l'examinait avec une cruauté tranquille, prolongeant volontairement les affres du supplice. Quand il jugea que ce dernier était parvenu à l'extrême limite de ses forces, il changea de ton pour déclarer :

— Attendez, monsieur Maubray, il y aurait peut-être moyen de s'arranger...

Le père de Viviane tressaillit, tel le captif qui voit s'entr'ouvrir la porte de son cachot.

— Un moyen de s'arranger... répéta-t-il d'une voix rauque.

— Peut-être, si vous y mettez un peu de bonne volonté. Ecoutez-moi et vous verrez que rien n'est encore perdu !

Depuis l'arrivée de Jérôme Larsan, Viviane était en proie à un trouble qui augmentait d'instant en instant. Son intuition de femme l'avertissait d'un péril tout proche dont elle n'osait envisager la nature exacte, mais qui l'emplissait de terreur.

De l'autre côté de la porte, son père et le visiteur discutaient toujours. Elle ne pouvait rien entendre de ce qu'ils disaient, mais à mesure que le temps coulait, son angoisse croissait jusqu'à devenir intolérable : c'était

comme si des doigts invisibles se fussent noués à sa gorge et l'avaient serrée, serrée... Viviane croyait sentir l'étau se refermer sur son cou; des lucurs dansaient devant ses yeux, une volée de cloches bourdonnait à ses oreilles. Elle était sur le point de défaillir quand la voix de M. Maubray vint l'arracher à son cauchemar éveillé.

— Viviane... Viviane !

La jeune fille se ressaisit. Le mauvais rêve allait-il se dissiper enfin ? Pour comprendre qu'il n'en était rien, elle n'eut, en pénétrant dans le salon, qu'à voir le groupe formé par les deux hommes : Jérôme, sûr de lui, triomphant sous une apparence d'humilité douce-reuse; M. Maubray, livide et pareil à un prévenu qui attend sa condamnation.

— Viviane, commença l'inventeur d'une voix mal assurée, M. Larsan vient de me faire une demande très flatteuse...

— Une demande ! répéta la jeune fille, qui n'osait deviner.

— Oui. M. Larsan voudrait que tu deviennes sa femme.

Un grand sursaut de dégoût secoua la fiancée d'Alain, tout comme si on lui avait infligé le contact d'une bête répugnante. Elle lança à Jérôme un regard de mépris.

— Je refuse ! lança-t-elle avec tant de hauteur que, malgré son audace, l'usurier frémit.

— Comment... bredouilla-t-il, suffoquant ainsi qu'un homme qui vient d'entrer dans l'eau glacée. Dois-je comprendre que...

A grand peine, Viviane s'était ressaisie.

— Je suis sensible à votre demande, Monsieur, mais il m'est impossible d'y répondre autrement que par un refus.

— Viviane ! supplia Maubray, blanc comme un linge. Laisse-moi te dire...

Larsan lui coupa la parole.

— Il faut que vous ayez un entretien avec votre père, Mademoiselle. Vous serez plus à même ensuite de

juger sainement la situation et de prendre le parti qu'elle comporte. Il ne faut jamais se décider sans avoir réfléchi.

« Au revoir! Je reviendrai chercher votre réponse. Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer. M. Maubrey, serviteur!

Il sortit. Quelques instants s'écoulèrent avant que Viviane, effarée, pût retrouver le contrôle d'elle-même. Elle y parvint enfin et, se tournant vers son père qui demeurerait silencieux :

— Que se passe-t-il? Tu m'épouvantes... Comment cet homme a-t-il osé...

M. Maubray parla, d'une voix que la jeune fille eut peine à reconnaître.

— Hélas! ma pauvre petite, je suis perdu si tu ne l'épouses pas!

Et il exposa les faits, tels du moins que les avait présentés le misérable Larsan, qui voulait, dans la mesure du possible, s'épargner l'apparence du chantage. Voici ce qu'en substance, l'homme d'affaires avait dit à sa dupe :

— Comme je vous l'ai fait comprendre, je n'ai été dans toute cette histoire que l'agent d'un groupe de financiers à qui je dois obéir. Ils exigent que je vous poursuive pour qu'ils puissent rentrer dans le montant de leur créance, et je suis bien obligé d'en passer par où ils veulent.

« Evidemment, ces trente-cinq mille francs, je pourrais à la rigueur vous en faire l'avance. Mais quand me les rendriez-vous? Jamais, vous le savez aussi bien que moi : ce ne serait pas un prêt, ce serait un cadeau, et on ne fait pas un cadeau de trente-cinq mille francs sans y être poussé par des motifs sérieux.

« Or, tout justement, il se trouve que j'en ai un... des plus sérieux, même! Je suis épris de Mlle Viviane. Du premier jour où je l'ai rencontrée, elle m'a charmé. Evidemment, je ne suis plus un jeune homme, mais je ne suis pas encore un vieillard; j'ai bon pied, bon œil et quelques économies. Si votre fille m'épouse, elle

ne sera pas malheureuse, et vous serez dorloté comme un coq en pâte. Naturellement, je me charge de rembourser les trente-cinq mille francs à ces messieurs. Plus jamais vous n'entendrez parler d'eux... Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de ma petite idée?

Ainsi présentée, la « combinaison » semblait un peu moins hideuse qu'elle n'était en réalité. Après tout, Jérôme n'avait pas absolument tort : on ne prête point trente-cinq mille francs à une simple relation, tandis qu'il en va tout autrement avec son futur beau-père.

Au reste, M. Maubray n'avait point tenté d'approfondir ces détails. De toutes les paroles prononcées par son interlocuteur, il ne retenait qu'une chose : si Viviane épousait Larsan, ce dernier s'engageait à le sauver. Dans l'état de terreur panique où se trouvait l'infortuné, cette considération effaçait tout le reste, et Charles Maubray n'avait plus qu'une idée en tête, celle d'obtenir coûte que coûte le consentement de sa fille.

Viviane écoutait son père avec une horreur croissante. N'ayant pas les mêmes raisons que lui de s'aveugler sur le compte de Larsan, elle n'éprouvait point de peine à discerner la trame ourdie par le forban, ce chantage ignoble dont elle était le prix. Une seule chose lui échappait : la connaissance des véritables mobiles de Jérôme, puisqu'elle ne savait rien de l'héritage de Gérard Duval. Toutefois, elle ne pouvait admettre que le gredin fût guidé par un sentiment sincère; mais l'heure n'était pas à scruter les raisons de sa conduite; Viviane regardait la situation, et c'était assez pour plonger l'infortunée dans une angoisse sans bornes.

Quand M. Maubray eut achevé son récit, elle demeura silencieuse, en proie à une révolte instinctive qui ne laissait place en elle à aucune autre pensée.

Peu à peu, cependant, elle émergea du gouffre d'amertume où l'avaient plongée les révélations de son père. Elle retrouva un peu de calme et, d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir :

— Jamais je n'épouserai cet homme... Jamais!

Charles Maubray eut un haut-le-corps. Hagard, tragique, il hurla :

— Malheureuse! Tu veux donc me perdre sans ressources?

Elle regarda son père avec une tristesse infinie.

— Si tu me demandais ma vie, je te la donnerais sans hésiter; mais *cela*, je ne peux pas. C'est trop au-dessus de mes forces!

— Malheureuse! répéta l'inventeur. Egoïste... Tu mériterais...

Mais son cri s'acheva en sanglot. De nouveau, sa colère faisait place au désarroi le plus pitoyable.

— Viviane... gémit-il. Mon enfant, ma petite fille chérie, ne m'abandonne pas, je t'en supplie! Je n'ai que toi au monde... Par pitié, consens à ce mariage... Si tu refuses, je n'ai plus qu'à me tuer!

Viviane frissonna. Dans le temps d'un éclair, elle venait de revoir sa mère sur son lit de mort; elle entendait la chère voix murmurer sa prière suprême :

— Promets-moi de ne jamais abandonner ton père, avait dit la moribonde. Soigne-le comme je l'ai soigné, sois indulgente... Il a beaucoup souffert et si parfois l'amertume le rend injuste, il ne faut pas lui en vouloir. Jure-moi que tu ne l'abandonneras jamais, quoi qu'il arrive!

Et Viviane avait juré... Charles Maubray dut avoir vaguement conscience de ce qui se passait dans l'esprit de sa fille, car il reprit, les mains tendues en un geste d'imploration :

— Tu ne peux pas refuser, ma petite fille... J'ai signé une reconnaissance de dette... Trente-cinq mille francs! Et il faut que je rembourse... Où trouverais-je l'argent? Si je ne suis pas en mesure de payer, on me saisira, on me jettera à la rue! Viviane, Viviane, aie pitié de ton vieux papa! Veux-tu que je te le demande à genoux?

Des larmes coulaient sur son visage ravagé. Il était bien différent en cette minute pathétique, de l'être d'arrogance et d'orgueil qui dictait ses ordres naguère

encore; et sans doute Viviane n'en fut-elle que plus émue. Si M. Maubray eût exigé d'elle le sacrifice qu'il implorait, elle aurait trouvé la force de se défendre, de lutter pour son amour. Devant les supplications du malheureux, elle se sentait désarmée.

Pourtant, la pauvre petite cherchait encore à éviter l'horreur d'un mariage avec Jérôme Larsan; et la pensée d'Alain lui vint tout naturellement à l'esprit : vers qui se fût-elle tournée, en ces tragiques circonstances, sinon vers l'homme qu'elle aimait par-dessus tout?

Mais la trêve fut de courte durée; les espérances de Viviane s'éteignirent presque aussitôt. Outre qu'elle éprouvait une gêne insurmontable à l'idée de solliciter Alain, elle savait bien que le jeune détective ne disposait pas à beaucoup près d'une pareille somme. « Il me manque toujours dix-neuf sous pour faire un franc ! » disait-il gaiement; et c'était vrai. Dès lors, si elle se fût adressée à lui, elle n'eût réussi qu'à le chagriner inutilement ou à le jeter dans des embarras inextricables.

Non... mieux valait qu'elle fût seule à supporter le poids du sacrifice!

Et comme Maubray, la voix rauque, les yeux pleins de larmes, suppliait encore, Viviane capitula. Le cœur déchiré mais l'âme résolue, elle répondit simplement :

— C'est bien, père. Tranquillise-toi : j'épouserai M. Larsan.

Il n'en fallut point davantage pour rendre la vie à l'égoïste personnage. Il se redressa; ses joues reprirent des couleurs, une flamme brilla dans son regard; et, un peu honteux malgré tout d'acheter son salut à un tel prix, il déclara, pour se convaincre lui-même plus que pour persuader la pauvre petite :

— Après tout, Larsan n'est pas si mal! C'est un homme remarquablement intelligent et capable de rendre une femme heureuse. Je parie que d'ici peu de temps, tu me remercieras de t'avoir conseillé ce mariage!

Quelques jours passèrent...

Viviane s'était juré de ne rien dire à Alain Vernières. Mais la première fois qu'ils se revirent, le jeune homme ne mit pas longtemps à deviner qu'un drame venait de bouleverser l'existence de celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée. Il l'interrogea et, pressée de questions, la fille de Charles Maubray ne put tenir la promesse qu'elle s'était faite de garder le silence. Malgré elle, la vérité jaillit de ses lèvres.

Impossible de décrire l'attitude d'Alain tandis qu'elle faisait le récit des événements que nous connaissons. La stupeur, le chagrin, l'indignation se partageaient son âme et lui laissaient à peine la faculté de réfléchir. Frémissant de colère, il déclara en serrant farouchement la jeune fille contre lui, comme pour empêcher qu'on ne la lui arrachât :

— Rassurez-vous, ma bien-aimée ! Vous avez eu raison de me dire la vérité. Ce n'est pas pour rien que je suis détective et je saurai faire en sorte que vos craintes demeurent vaines... Devant Dieu qui me juge, j'atteste que vous n'épouserez pas Jérôme Larsan !

CHAPITRE IV

L'ENQUÊTE

Le lendemain matin, vers dix heures, Mlle Olympe pénétrait dans le bureau de Jérôme.

— Monsieur, il y a là un monsieur qui demande à vous voir.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Bercier... Jean Bercier.

— Connais pas. Dites-lui que je ne reçois que sur rendez-vous. Il n'a qu'à m'écrire pour me faire savoir ce qu'il veut.

Mlle Olympe disparut pour reparaitre un instant après.

— M. Bercier insiste pour que vous le receviez. Il dit que c'est pour une affaire extrêmement urgente.

Jérôme haussa les épaules.

— Que le diable... commença-t-il.

Mais il se ravisa brusquement.

— Comment est-il, cet individu?

— Oh! plutôt bien, Monsieur... Très bien, même. A votre place, je le recevrais.

— C'est bon. Faites-le entrer. S'il m'a dérangé inutilement, par exemple, tant pis pour lui! Je le flanquerai à la porte, et ça ne trainera pas. Allez, mademoiselle Olympe.

La vieille fille s'éclipsa derechef. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait et M. Jean Bercier faisait son entrée.

Nous nous abstiendrons de le décrire, pour la bonne raison qu'il n'est pas inconnu du lecteur : Jean Bercier et Alain Vernières ne formaient qu'une seule et même personne. Le visiteur n'était autre, en effet, que le fiancé de Viviane qui, tenant sa promesse, était venu trouver la bête fauve dans son antre pour lui arracher sa jolie proie.

Les deux hommes se regardèrent en silence. La physionomie d'Alain demeurait impénétrable, tandis que l'usurier montrait un visage dépourvu de toute espèce d'aménité.

Cette attitude entraînait dans la ligne de conduite habituelle du gredin. Chaque fois qu'il recevait un visiteur en qui il flairait un client possible, Jérôme lui réservait un accueil glacial, presque impoli, afin de le désarçonner, de le mettre d'emblée en état d'infériorité. Il posait en principe que quiconque a besoin d'argent ne mérite aucun égard et doit être traité en vaincu : il n'en devient que plus malléable et mieux préparé à subir la loi de celui auquel il demande service.

Fidèle à cette tactique qui avait fait ses preuves, Jérôme Larsan n'invita point le pseudo-Bercier à s'asseoir. Il lui jeta un coup d'œil dédaigneux et questionna, de son air le plus revêché :

— Vous désirez?

Alain ne sembla pas s'émouvoir le moins du monde de cet accueil rébarbatif.

— M'asseoir d'abord, si vous le permettez, cher Monsieur.

Et, joignant le geste à la parole, il prit une chaise. Larsan le regardait, médusé. C'était la première fois qu'il voyait un solliciteur se comporter avec tant de désinvolture. Mais il songea qu'un homme aussi sûr de soi ne devait pas être un client ordinaire, et il conçut pour son visiteur une sorte de respect involontaire : les hommes de proie n'admirent que la force et ne se soumettent qu'à elle. Faire appel à leurs bons sentiments serait aussi vain que de vouloir apitoyer un buffle. Vernières ne l'ignorait point, et il avait préparé son plan d'action en conséquence.

— Excusez-moi, grommelait Jérôme. Je... j'ai oublié de vous offrir un siège.

— C'est pourquoi j'ai réparé moi-même cet oubli, comme vous le voyez.

Larsan était plus perplexe que jamais

— Vous désirez ? redit-il, d'un ton moins rogue, cette fois.

— Je suis venu vous demander un service.

— Quel genre de service ?

— Comme s'il pouvait y en avoir deux ! Un service d'argent, parbleu !

Les traits de l'usurier se figèrent.

— Je ne vous comprends pas.

— Mais...

— Je ne vous comprends pas. Qui vous a dit que je serais disposé à vous rendre le service dont il s'agit ?

Jérôme était circonspect. Bien qu'il eût soin de n'opérer qu'à l'abri des lois, il redoutait toujours quelque accroc ; aussi apportait-il une grande prudence dans l'exercice de sa malhonnête et lucrative profession.

Alain, comme bien on pense, avait prévu cette question. Sans connaître Larsan, il soupçonnait le véritable métier de celui-ci. Encore restait-il à transformer ses soupçons en certitude ; mais Jérôme ne devait pas être un enfant, et selon toute vraisemblance, il serait

nécessaire de montrer patte blanche pour être admis à traiter une affaire avec lui.

Là commençait la difficulté. Alain Vernières était sûr que l'inquiétant personnage ne le connaissait point, puisqu'il ne l'avait jamais rencontré. Peut-être toutefois Larsan savait-il le nom du jeune détective pour l'avoir entendu prononcer par M. Maubray; c'est pourquoi Vernières s'était présenté sous un faux nom.

Mais cette précaution ne suffisait pas. Il fallait en outre fournir une référence qui donnât confiance au gredin, et c'est là, encore une fois qu'avait redoublé l'embarras de notre ami.

En effet, il ne connaissait personne de qui se recommander, et prétendre qu'il venait de la part de M. Maubray eût constitué une grave erreur de tactique, propre à éveiller les soupçons de Jérôme.

Alain, par bonheur, n'était point homme à se laisser prendre au dépourvu par une situation, si délicate fût-elle.

Il avait donc réfléchi et s'était dit que, si Larsan était un prêteur d'argent, il devait entretenir de fréquents rapports avec un huissier. Les deux professions se complètent en ce sens que, neuf fois sur dix, le débiteur n'est pas en mesure de s'acquitter à l'échéance. C'est alors que l'*homme d'affaires* va trouver un huissier et, fort des droits que la loi lui donne, le prie d'instrumenter. Il y avait donc gros à parier que Jérôme était un excellent client pour l'huissier le plus proche de son domicile; il ne restait plus qu'à connaître le nom et l'adresse de cet huissier : cinq minutes de recherches dans le *Bottin* y suffirent.

Ce travail effectué, Alain Vernières nota que l'étude d'huissier la plus voisine du bureau de Larsan était celle de M^r Galibier. Ce fut donc le nom de ce dernier qu'il donna pour référence à son interlocuteur en ajoutant froidement :

— Maître Galibier m'a dit que je n'avais qu'à venir de sa part pour être bien reçu.

Les prévisions du jeune homme étaient exactes. Il vit

les traits de Jérôme se détendre jusqu'à grimacer une espèce de sourire qui n'eut pas pour effet de le rendre plus agréable à regarder.

— Que ne le disiez-vous plus tôt! Maître Galibier est un de mes bons amis... Quiconque vient de sa part est le bienvenu chez moi.

A part soi, il avait jugé son visiteur : un fils de famille « à la coule » qui ne devait pas en être à sa première démarche pour obtenir de l'argent. La désinvolture qu'il témoignait révélait une longue fréquentation des prêteurs, et aussi un caractère insouciant.

« Ce sont ceux-là qui font les meilleures dupes! » songea Jérôme, tandis que son sourire s'accroissait.

— Eh bien! reprit-il tout haut. Je vous écoute, monsieur Bercier. De quoi s'agit-il exactement?

— Voici, répondit Vernières avec flegme. J'ai besoin de trente mille francs.

Jérôme sursauta.

— Trente mille francs! Vos histoires sont courtes, cher Monsieur, mais elles sont bonnes! Savez-vous que c'est une somme, trente mille francs?

— Si vous ne pouvez pas me les prêter, répondit Alain, froidement, je m'adresserai ailleurs. J'étais venu vous trouver sur la recommandation de M^e Galibier, parce qu'il m'avait dit...

— Mais, monsieur Bercier...

— Excusez-moi de vous avoir dérangé. Je ne suis pas embarrassé pour trouver un prêteur plus à son aise.

Sur ces mots, proférés d'un ton dédaigneux, le jeune homme s'était levé. Son interlocuteur esquissa un geste de protestation :

— Eh! là... comme vous êtes pressé! Ce n'est pas du sang que vous avez dans les veines, c'est du salpêtre... Attendez une minute, que diable! Je n'ai jamais dit que nous ne pourrions pas nous arranger.

— J'avais cru comprendre...

— Vous avez mal compris. Voyons, vous dites que vous avez besoin de trente mille francs. Pour combien de temps?

— Pour six mois.

— Impossible! Je ne prête qu'à l'échéance de trois mois.

Alain feignit d'hésiter; puis, poussant un soupir de résignation, il déclara :

— Eh bien, donc, va pour trois mois!

Un sourire furtif glissa sur les lèvres minces de Jérôme.

« Ils sont tous les mêmes! raillait à part soi le gredin. Celui-là a commencé par faire le fendant, mais il est bien forcé, en fin de compte, d'en passer par où je veux. Je le savais : rira bien qui rira le dernier! »

Et, tout haut :

— Parfait! Je prends cinq pour cent d'intérêt. Je crois que c'est raisonnable?

— Parfaitement.

— En ce cas, tout va pour le mieux. Je présume que vous ne vous formaliserez pas si je vous demande un délai de vingt-quatre heures... pour prendre quelques renseignements?

— Mais comment donc! C'est bien naturel.

— D'ailleurs, puisque vous connaissez M^e Galibier, ce ne sera là qu'une simple formalité. Veuillez repasser ici demain dans la matinée; l'argent sera à votre disposition...

— Vous êtes trop bon!

— ... en échange d'un reçu en bonne et due forme.

C'est là que Vernières attendait l'usurier.

— Les renseignements que vous fournira M^e Galibier vous donneront toute satisfaction! affirma-t-il avec aplomb. Vous pouvez dès maintenant préparer un reçu de trente mille francs...

— Pardon! fit Jérôme, doucereux. Un reçu de quarante mille francs, si vous le voulez bien.

— Mais il y a erreur! C'est de trente mille francs seulement que j'ai besoin.

Larsan feignit de n'avoir point entendu. Et, donnant à son visage patibulaire une expression aussi amène qu'il pouvait (ce n'est pas dire grand'chose) :

— Un reçu de quarante mille francs, répéta-t-il. C'est une affaire entendue.

Alain regardait l'usurier avec une stupeur merveilleusement jouée.

— Mais enfin, Monsieur, combien de fois faudrait-il vous dire que trente mille francs me suffiront!

— Pas à moi, riposta le drôle sans sourciller.

Alain Vernières joua l'affolement.

— Ce n'est pas possible! J'ai mal compris... Vous me parliez tout à l'heure d'un intérêt de cinq pour cent.

— Et alors?

— Si vous me prêtez trente mille et que je doive vous en rendre quarante mille, cela fait un intérêt supplémentaire de...

Jérôme esquissa le geste de balayer un obstacle insignifiant.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Mais c'est exorbitant! C'est inadmissible!

— C'est à prendre ou à laisser.

— Vous me ruinez!

— Je vous propose un arrangement. Libre à vous de le refuser ou de l'accepter. Personne ne vous force à signer.

Le jeune détective donnait le spectacle d'un homme aux abois. Toute l'assurance qu'il manifestait un instant plus tôt semblait tombée comme par miracle.

— Vous savez bien qu'il me faut cet argent à tout prix! gémit-il avec un accent de désespoir qui eût fait envie au meilleur comédien.

C'est, en effet, sur quoi tablait le triste sire. Regardant son « client » à la façon dont le tigre doit regarder l'agneau qu'il se prépare à dévorer, il répliqua brutalement :

— S'il vous faut cette somme à *tout prix*, vous devriez vous estimer bien content que je ne vous demande pas davantage!

— Mais c'est de l'usure!

— Oh! pas de gros mots, n'est-ce pas! vous oubliez,

mon garçon, que vous avez plus besoin de moi que je n'ai besoin de vous.

— C'est bien ce qui vous trompe! répliqua Vernières.

Un nouveau changement s'était produit en lui. Abandonnait son masque d'affolement, il fixait sur le complice de Lalouette un regard ironique et froid qui produisit sur le coquin une impression de stupeur et d'inquiétude vague.

— "Qu'est-ce que ça veut dire? gronda Jérôme.

Alain s'était levé.

— Cela veut dire que je voulais être fixé sur votre compte... et que je le suis. Je sais à présent d'une façon certaine ce que je ne faisais que soupçonner : je sais que vous êtes un bandit... une canaille digne du bagne qui pratique l'usure à des taux scandaleux... J'avertirai la police et je déposerai une plainte contre vous!

Un flot de sang fouetta les joues de Larsan. D'un sursaut, il fut debout, et Vernières crut que le scélérat démasqué allait se jeter sur lui. Mais déjà, l'homme d'affaires était retombé dans son fauteuil et dardait sur Alain un regard narquois.

— Si c'est tout ce que vous avez trouvé pour me faire rire, ce n'était vraiment pas la peine de tant vous mettre en frais!

« Sans blague! Vous ne pensez tout de même pas me faire peur avec vos menaces? Vous me prenez pour un autre, mon pauvre ami!

« Apprenez pour votre gouverne que vous n'êtes pas le premier à essayer d'avoir Jérôme Larsan! D'autres, avant vous, ont cru qu'ils pourraient y arriver. Ils étaient plus malins que vous ne l'êtes, soit dit sans offense, et ils en ont été pour leur peine. Quand on cherche à m'avaler — retenez ça, jeune homme, et faites-en votre profit, — je me mets en travers, et le morceau ne passe pas!

Alain Vernières haussa les épaules.

— Des mots, tout ça. Quand la police saura...

— Quand la police saura quoi? Vous me faites mal!

Vous allez lui raconter que je fais de l'usure... Et puis après? Vous avez des preuves? Non! Rien que votre parole. Alors? On refusera de vous croire : ce n'est pas tout d'affirmer, en pareil cas, il faut prouver... sans quoi, rien de fait.

Alain ne put s'empêcher de convenir à part soi que son interlocuteur disait vrai. Un détective privé n'a pas les mêmes privilèges qu'un membre de la police officielle! Le vieux renard était trop malin pour se laisser prendre si facilement au piège. Mais cette constatation ne fit qu'accroître la colère de notre ami.

— En ce cas, s'écria-t-il d'une voix frémissante, M. Maubray, lui du moins, saura à quoi s'en tenir sur votre compte. Je lui révélerai l'homme que vous êtes! Il faudra bien qu'il me croie, et c'est lui-même qui portera plainte contre vous!

Au nom du père de Viviane, l'usurier avait tressailli.

— Ah! ça, gronda-t-il, de quoi vous mêlez-vous? Voilà que vous me parlez de Maubray, maintenant! Est-ce que, par hasard...

Il s'interrompt soudain; un travail intense s'élaborait dans son esprit. Brusquement, il éclata de rire.

— Parbleu! je comprends tout : vous êtes amoureux de la petite, et ce qui vous chiffonne, c'est de savoir que je vais l'épouser. Tant pis pour vous, mon garçon! il faut en prendre votre parti. Vous pouvez raconter à mon futur beau-père tout ce qui vous plaira... D'abord, il ne vous croira pas, et même s'il vous croyait, ça ne changerait rien à la chose. Il faudra qu'il en passe par où je veux.

« Donc, renoncez une fois pour toutes à m'intimider avec vos sornettes. Que ça vous chante ou non, mon bel ami, j'épouserai la petite Viviane... un morceau de roi!

Il fit claquer sa langue et ajouta avec un sourire ignoble :

— Vous ne voudriez tout de même pas que je vous la laisse! N'ayez crainte, je saurai très bien la rendre heureuse, et je tâcherai qu'elle ne vous regrette pas!

— Misérable! rugit Alain en s'élançant, la main haute.

Larsan l'avait vu venir. Il se leva d'un bond. Taillé en force, bien d'aplomb sur ses jambes robustes, comme s'il eût pris racine au sol, le gredin semblait surclasser nettement son adversaire, beaucoup plus mince. De fait, Jérôme possédait en dépit de son âge, une vigueur exceptionnelle.

Le choc eut lieu. De l'avant-bras gauche, Jérôme para le coup qui lui était destiné; en même temps, son poing droit frappait à toute volée Alain en pleine poitrine. L'attaque fut si imprévue et si violente que le fiancé de Viviane chancela et faillit tomber. Mais déjà, il s'était ressaisi. Une fureur vengeresse le soulevait, et la pensée de défendre la bien-aimée lui donnait des forces nouvelles. D'un saut de côté il évita le *swing* que lui destinait son adversaire. Puis il fonça de nouveau.

Cette fois, son poing alla se loger sous le menton du gredin qui fit *hal* et recula en titubant ainsi qu'un homme ivre. Mais Vernières ne lui laissa pas le temps de se reprendre; une rage justicière l'animait; il tapait comme un sourd.

Larsan se défendit sauvagement, cherchant les coups traîtres qui mettent hors de combat ou qui défigurent. En vain! Alain avait repris l'avantage et la déloyauté du bandit ne servit qu'à redoubler la vigueur de ses coups. Les horions pleuvaient dru comme grêle sur le mufle de l'usurier. Bientôt, celui-ci, malgré sa robustesse, n'y put tenir davantage; les yeux pochés, le nez tuméfié, il tomba sur les genoux en appelant :

— A moi!... Au secours!

De son bureau, qui joutait celui de Larsan, Mlle Olympe avait entendu le bruit de la dispute, et tout d'abord, elle ne s'en était pas alarmée outre mesure : comme nous l'avons dit, de tels incidents n'étaient pas rares dans les annales de la maison.

D'ordinaire, ces sortes d'escarmouches ne duraient guère. A peine les premières rumeurs entendues, la secrétaire voyait la porte du cabinet directorial s'ouvrir

brusquement; Jérôme paraissait, tenant à bout de bras une manière de pantin disloqué qui s'agitait en hurlant. D'une poigne robuste, l'usurier traînait son adversaire mal en point jusqu'au couloir et le jetait dans l'escalier. Après quoi il déclarait avec un mauvais rire :

— Ça lui fera les pieds!

Cette fois, cependant, la cérémonie ne semblait pas se dérouler suivant le rite habituel. Que se passait-il donc? Mlle Olympe s'était instinctivement rapprochée de la porte, et elle tendait l'oreille, partagée entre l'appréhension et l'espoir.

Nous devons dire que la vieille fille haïssait son patron. D'abord parce qu'il la payait fort mal et la traitait comme une esclave. Mais surtout parce qu'en dépit de longues années passées au service de Jérôme Larsan, elle avait conservé un cœur pitoyable, que les misères d'autrui ne laissaient point indifférente.

Tout en faisant son métier avec conscience, car il faut bien vivre, Mlle Olympe s'était mise à détester de tout son cœur ce négrier brutal et sans entrailles. Elle souhaitait ardemment qu'il reçût un jour la leçon qu'il méritaient depuis beau temps ses agissements.

Ce jour tant désiré était-il venu? Olympe n'en put douter davantage quand, l'oreille collée au trou de la serrure, elle entendit la voix essoufflée de Jérôme gémir lamentablement :

— Au secours, Olympe... On m'assassine!

Après une brève hésitation, elle entra. Le spectacle qui l'attendait dépassa toutes ses espérances.

Effondré sur le sol, Jérôme Larsan offrait un spectacle à la fois effrayant et ridicule, avec son col arraché, son visage marbré d'ecchymoses, son air farouche et hagard. Un cercle bleu entourait son œil gauche, et le sang coulait sans arrêt de son nez démesurément enflé, comme autrefois coulait le vin des fontaines aux jours de liesse publique. Debout à quelques pas de son adversaire, Alain Vernières ressemblait, toutes proportions gardées, à saint Georges terrassant le dragon.

Telle fut du moins la comparaison qui se présenta

à l'esprit d'Olympe; mais elle n'eut pas le temps de s'attarder à ces réflexions. Ivre de rage impuissante Jérôme haletait :

— Vite... Téléphonez à la police... Empêchez-le de sortir!

Mais la vieille fille ne parut pas avoir entendu. Elle s'était vivement écartée de la porte, pour laisser le passage libre au vainqueur de son patron.

Déjà, le flancé de Viviane avait retrouvé tout son calme. Il salua la secrétaire avec beaucoup de politesse. On entendit l'instant d'après la porte du palier se refermer sur lui.

Péniblement, Larsan s'était mis debout. La fureur le faisait bégayer.

— Idiote! Crétine! hurla-t-il. Vous ne pouviez pas arrêter ce bandit comme je vous le disais?

Mlle Olympe se drapa dans un grand air de dignité offensée.

— Afin de me faire assassiner? Grand merci, monsieur Larsan! Pour les appointements que vous me donnez, ça n'en valait vraiment pas la peine! Mais si vous voulez, je peux téléphoner au commissariat...

— Pas la peine! A l'heure qu'il est, le misérable est déjà loin... et il m'a sûrement donné un faux nom. Mais je le retrouverai, je le repincerai bien un jour... et alors, il me le payera cher!

La haine achevait de le rendre hideux. Instinctivement, Mlle Olympe recula. Mais son patron changeait de ton pour ajouter :

— Au lieu de me regarder comme si j'étais le veau à cinq pattes, vous feriez mieux d'aller me chercher un médecin... le premier que vous trouverez. Vous n'avez qu'à vous renseigner à la pharmacie d'en face... Allons! qu'est-ce que vous attendez, bon sang? Vous devriez être partie depuis cinq minutes!

Olympe ne se fit pas répéter deux fois une invitation aussi gracieusement formulée. Elle sortit en hâte, laissant Jérôme seul avec son courroux.

Non sans peine, le coquin se traîna jusqu'à son fau-

teuil et s'y laissa tomber lourdement. D'une main mal assurée, il avait tiré son mouchoir, et il étanchait le sang qui ruisselait de ses narines. Des jurons furieux se pressaient sur ses lèvres tuméfiées.

L'usurier ruminait de sombres projets de vengeance tout en continuant à éponger le filet pourpre qui coulait de son nez meurtri, quand le timbre de la porte d'entrée retentit.

— Olympe! pensa Jérôme. Elle n'aura pas mis longtemps... Pourvu qu'elle revienne avec le médecin!

Se levant non sans peine, il gagna l'antichambre, ouvrit la porte du palier et recula, stupéfait, à la vue d'Anselme Lalouette, son parapluie sous le bras et le visage pavoisé d'un large sourire.

— Coucou... me voilà! lança jovialement le clerc de M. Bourganeuf, qui semblait avoir puisé son optimisme dans des libations copieuses.

Et il ajouta, comme s'il venait de découvrir un fait dont l'existence eût échappé à son interlocuteur :

— Tiens! Vous avez la figure comme une tomate! Qu'est-ce qui vous a fait ça?

— Mêlez-vous de vos affaires, imbécile! gronda Jérôme hors de lui. Qu'est-ce que vous venez f...aire ici?

Le sourire d'Anselme s'accentua.

— Voilà... commença notre homme en prenant la mine contrite d'un gamin qui vient de commettre une sottise. Je... j'aurais besoin d'un peu d'argent.

Il tombait bien! L'usurier eut un haut-le-corps :

— Hein! Vous dites?

— Je dis, précisa suavement Lalouette, que je suis fauché... A sec, sans un... Vous ne comprenez donc pas le français? Alors, j'ai pensé que, si des fois, vous pouviez m'obliger de la moindre des choses... un tout petit billet de mille francs, par exemple... vous me rendriez bigrement service. Vous saisissez?

— Je saisis... que vous avez un fameux culot! lança Jérôme Larsan.

Cette demande — qui, on en conviendra, arrivait à un moment bien inopportun — galvanisait les forces

défaillantes de l'usurier. Il fit un pas en avant et, le doigt tendu vers la cage de l'escalier :

— Fichez-moi le camp, et plus vite que ça!

Anselme Lalouette poussa un soupir qu'accompagnaient des effluves de vin rouge.

— Oh! comme il m'a dit ça, tout de même! Allons, monsieur Larsan, ne faites pas le méchant avec votre bon ami Lalouette... Vous n'avez sûrement pas dit votre dernier mot!

— Mon dernier mot? Allez au diable!

— Monsieur Larsan...

— Allez au diable! répéta l'usurier, fou de colère. J'ai assez vu votre figure d'ivrogne... J'en ai par-dessus la tête, de vos histoires idiotes et de votre mendicité perpétuelle! Filez plus vite que ça, vieil abruti, ou ça finira mal!

La face caricaturale d'Anselme grimaça au point de devenir plus laide encore qu'à l'ordinaire, ce qui représentait une performance difficile à réaliser.

— Ah! c'est comme ça que vous le prenez! commença-t-il. Eh bien...

Mais cette phrase n'arriva point aux oreilles de Jérôme. D'un violent coup de pied, il avait chassé devant soi le lourd battant de la porte d'entrée qui se referma bruyamment au nez du visiteur.

Lalouette demeura un instant confondu. La stupeur et la déception l'avaient changé en une statue — assez peu décorative, vraiment — qui aurait eu pour socle le paillason de l'usurier.

— Ah! c'est comme ça, répéta-t-il en hochant la tête comme un magot chinois. Ah! c'est comme ça... Eh bien, tu ne m'as pas regardé. A nous deux, mon petit Jérôme!

Et, lentement, il descendit l'escalier en machonnant des menaces obscures.

CHAPITRE V

DRAME

Fort heureusement pour Larsan, Mlle Olympe exécuta avec diligence la mission dont ce dernier l'avait chargée et ne tarda point à ramener auprès de son patron un médecin du voisinage qu'elle était allée quérir.

Le praticien examina longuement notre homme. Il ne diagnostiqua ni lésions internes ni dégâts irréparables : simplement, de fortes contusions. Et, après avoir pansé son client, il lui ordonna de garder la chambre quarante-huit heures.

Ce délai passé, Jérôme ne se sentait pas encore bien vaillant, et son visage continuait à refléter toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; mais il était du moins en état de se lever et de sortir. Il décida d'en profiter sans retard.

S'étant habillé non sans difficulté, il prit un taxi et se fit conduire rue Lepic, au domicile de M. Maubray. Le hasard voulut qu'il y arrivât quelques instants après le départ de Viviane, que son père venait d'envoyer en courses. Ce fut donc Charles Maubray en personne qui répondit au coup de sonnette du visiteur et vint lui ouvrir la porte.

— Bonjour, cher Monsieur, fit l'usurier en arborant un sourire aussi avenant que le lui permettait l'état de son visage. Comment allez-vous ?

Sans répondre, le père de Viviane fit entrer Jérôme dans son salon et le regarda fixement quelques instants. Puis il déclara à brûle-pourpoint, d'un ton où tremblait une fureur contenue :

— Vous êtes un coquin, monsieur Larsan !

Jérôme sursauta.

— Quoi ? Quoi ? Vous dites...

— Je dis que vous êtes un coquin ! Vous m'avez attiré dans un piège ! Vous avez indignement spéculé sur l'ignorance où j'étais de l'héritage...

— Quel héritage ? bredouilla l'usurier, qui essayait en vain de faire bonne contenance devant cette attaque imprévue.

— Comme si vous ne le saviez pas aussi bien que moi ! cria M. Maubray. L'héritage de Gérard Duval, l'oncle de ma femme... Deux cent mille dollars qui reviennent à Viviane !

« Ah ! oui, vous êtes une jolie canaille... Vous avez eu vent de la chose, et vous avez imaginé de tendre vos filets. Vous êtes entré en relations avec moi, vous m'avez prêté de l'argent en me racontant une histoire à dormir debout, et une fois que vous m'avez tenu entre vos griffes, vous n'avez pas craint d'exercer sur moi le plus abominable des chantages...

Jérôme Larsan était anéanti. La rage et la stupeur se partageaient son âme. Avoir patiemment tissé sa toile, s'être donné tant de mal et, au moment même où il croyait tenir l'enjeu de la partie, voir ses espérances s'écrouler, tels des châteaux de cartes ! Il y avait bien là de quoi bouleverser le triste sire au delà de toute expression. Mais il ne voulut pas renoncer à la lutte avant d'avoir joué sa dernière carte. Arborant tant bien que mal un air de dignité offensée, il proclama :

— Je ne comprends pas un traître mot à tout ce que vous me dites, monsieur Maubray ! Quand vous aurez recouvré votre sang-froid, vous regretterez d'avoir insulté un homme qui n'a pour vous que du respect et de l'admiration ! Je ne sais qui a pu vous faire ce conte invraisemblable. Si je le savais...

— Vous devriez cependant en avoir une idée ! lança le père de Viviane. Vous allez peut-être me soutenir que vous ne connaissez pas le sieur Lalouette ?

— Lalouette ! répéta l'usurier, frémissant. C'est cette vieille crapule qui...

Il s'arrêta brusquement et se mordit les lèvres, mais il était trop tard. Charles Maubray souriait d'un air qui n'annonçait rien de bon.

— Cette fois, vous venez d'avouer, Larsan. Oh ! ce n'était pas nécessaire, d'ailleurs. J'ai reçu avant-hier la

visite d'Anselme Lalouette. Une crapule, comme vous dites. Moins crapule que vous, toutefois, car ce pauvre diable, lui, peut invoquer des circonstances atténuantes. Il m'a tout raconté; il m'a avoué le marché intervenu entre vous et lui. Sans doute ce triste sire gardait-il dans sa déchéance une dernière lueur d'honnêteté, car il n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de son ignominie. Dieu merci ! il a parlé assez tôt pour réparer le mal que sa faiblesse avait laissé commettre !

A vrai dire, M. Maubray faisait beaucoup d'honneur à Anselme en mettant sur le compte de tels mobiles le revirement de ce dernier : nous devons dire que Lalouette n'avait commis qu'une canaillerie de plus en trahissant son complice; du moins cette canaillerie-là devait-elle avoir pour résultat l'écroulement des espérances du misérable Larsan.

A la suite de sa dernière entrevue avec Jérôme et du refus formel opposé par l'usurier à toute nouvelle demande d'argent, le clerc de M. Bourganeuf avait longuement réfléchi. Il s'était dit qu'avec Larsan, il jouait un jeu de dupe et que, lorsque son complice serait devenu l'heureux époux de Viviane, il ne manquerait point de le « laisser tomber » définitivement.

A plusieurs reprises déjà, l'idée lui était venue de tout avouer à M. Maubray. C'est ce qu'il se décida à faire après sa visite rue La Fayette. Ce calcul fut couronné de succès, car Charles Maubray, transporté de joie à la nouvelle de la fortune inespérée qui lui tombait du ciel, se montra bon prince : non seulement il promit de ne point dénoncer au généalogiste les pratiques répréhensibles de son clerc, mais il s'engagea à verser à celui-ci une somme rondelette à titre de récompense.

Le jour même, Anselme amenait M. Bourganeuf au domicile de M. Maubray, dont il avait, disait-il, découvert l'existence par le plus providentiel des hasards.

Le père de Viviane montra au généalogiste ses papiers de famille et n'eut pas de peine à établir les droits

de la jeune fille à l'héritage de Gérard Duval. Sur le vu de ces justifications, M. Bourganeuf lui remit sans plus attendre un chèque important à valoir sur les deux cent mille dollars.

On voit donc que la défaite de Jérôme Larsan était irrémédiable. Doublement atteint dans sa vanité et dans son intérêt, M. Maubray ne pardonnerait point. L'usurier le comprit, et une furieuse colère l'envahit, au point de lui faire oublier toute prudence.

— Des histoires, tout ça ! gronda-t-il. Je vous ai prêté de l'argent et vous allez me le rendre, sinon...

— Votre argent, riposta M. Maubray, qui s'échauffait en même temps que son interlocuteur, c'est au juge d'instruction que vous le réclamerez !

— Comment ?

— Je vais déposer une plainte contre vous... Vous irez en prison, bandit, et ce sera bien fait ! Quel dommage qu'on ait supprimé le bagne ! Le costume de forçat vous irait comme un gant...

— Taisez-vous ! hurla Jérôme, fou de rage.

— Je me tairai si je veux ! Je n'ai pas d'ordres à recevoir d'une fripouille de votre espèce !

Jérôme Larsan venait de manquer la plus grosse affaire qu'il eût engagée dans sa carrière. Tout lui échappait en même temps : les millions de Gérard Duval et la femme qu'il convoitait éperdument. Il perdit ce qui lui restait de sang-froid et, saisissant le malade au collet, il le secoua brutalement.

— Vous allez vous taire, n'est-ce pas, vieil idiot ! Vous allez vous taire, sinon...

Le père de Viviane faisait de vains efforts pour échapper à la rude poigne de son antagoniste.

— Au secours ! Au secours ! lança-t-il d'une voix étouffée.

Jérôme vit rouge. Son poing, lancé à toute volée, frappa en pleine poitrine M. Maubray qui tomba à la renverse.

Dans sa chute, la tête du malheureux heurta la cheminée. Et soudain, Larsan, dégrisé, s'aperçut avec

effroi qu'un mince filet de sang coulait sous la tête de l'homme étendu à terre.

Tremblant de crainte, il se pencha sur le père de Viviane, lui mit la main sur le cœur.

Le cœur ne battait plus !

Alors, l'épouvante s'empara du gredin. Il venait de commettre un meurtre ! Des images terrifiantes de prison et de cour d'assises défilèrent devant ses yeux.

A tout prix, il fallait éviter cela ! La gravité même du péril lui rendit un peu de lucidité. Il se mit à réfléchir. Un moment plus tôt, quand il avait pénétré dans l'immeuble, le concierge n'était pas dans sa loge ; il se souvenait fort bien d'avoir remarqué, accroché à la porte, l'écriteau traditionnel : « Le concierge revient de suite. » D'autre part, il n'avait rencontré personne dans l'escalier, donc nul ne pouvait savoir qu'il était venu rendre visite à M. Maubray. Pour peu qu'il eût la chance de fuir inaperçu, il était sauvé : on attribuerait la mort du père de Viviane à une chute accidentelle...

Déjà, Larsan se disposait à sortir, après s'être assuré qu'il ne laissait derrière lui aucune trace de son passage, quand soudain son cœur s'arrêta de battre.

Il venait d'entendre des pas dans le couloir... Et voici qu'on frappait à la porte du salon !

Dans le temps d'un éclair, Jérôme se souvint alors qu'au moment où M. Maubray l'avait fait entrer, il avait simplement repoussé la porte du palier sans la refermer. Sur l'instant, Larsan avait enregistré ce détail machinalement, sans y attacher d'importance, et il se le rappelait maintenant pour en mesurer l'exceptionnelle gravité.

Cependant, le visiteur inconnu continuait à heurter la porte du salon. Ne recevant pas de réponse, il interrogea à travers le panneau :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ? Monsieur Maubray ! Mademoiselle Viviane !

Larsan tressaillit. Il venait de reconnaître la voix d'Alain Vernières, cette voix qui, deux jours aupara-

vant, lui avait jeté au visage de si rudes vérités !

C'était Alain, en effet. La veille, il devait recevoir la visite de Viviane, et il avait attendu en vain la jeune fille. Celle-ci était bien excusable d'avoir manqué ce rendez-vous : des événements d'une gravité imprévue ne venaient-ils pas de se dérouler chez elle ? La visite d'Anselme Lalouette, puis celle de M. Bourganueuf constituaient, n'est-il pas vrai, des coups de théâtre surprenants, et les démarches qu'ils entraînaient avaient contraint Viviane, bien malgré elle, à laisser Vernières attendre sous l'orme.

Cependant, inquiet comme tous les amoureux, Alain n'avait pu demeurer plus longtemps dans l'incertitude. Et comme la matinée s'était écoulée sans qu'il vît paraître la jeune fille — partie de bonne heure pour le bureau du généalogiste afin d'y donner diverses signatures — il s'était résolu à se rendre chez son voisin, sous le prétexte de prendre des nouvelles de celui-ci.

La situation, cependant, devenait intenable pour Jérôme Larsan. Une seconde encore, et il serait découvert, pris au piège comme un rat. C'est alors que, jetant autour de lui des regards éperdus, il aperçut une porte juste en face de lui. Il l'ouvrit sans bruit et se glissa hors du salon.

Maintenant, il se trouvait dans la chambre de M. Maubray, tout encombrée de plans et de dessins. Une seconde porte donnait — Larsan n'eut pas de peine à s'en rendre compte d'après la disposition des lieux — sur le vestibule.

Jérôme prêta l'oreille. Un cri, qui venait du salon, lui apprit qu'Alain Vernières venait d'y pénétrer et avait découvert le cadavre. Plus une seconde à perdre !

Sur la pointe des pieds, Larsan gagna l'antichambre, ouvrit la porte du palier et la referma sans bruit.

Personne dans l'escalier ! Le gredin descendait tranquillement, quand soudain, une idée infernale lui traversa l'esprit.

Il venait de trouver un moyen de se venger à la fois d'Alain et de Viviane, et de faire payer cruellement au

jeune homme la raclée magistrale que ce dernier lui avait infligée.

Tandis qu'il continuait à descendre, Jérôme achevait de mûrir son plan abominable; il en arrêtait les derniers détails, il le caressait comme on flatte un animal familier. Oui, vraiment, il ferait payer cher au pseudo-Bercier les coups reçus. Et qui sait si, une fois débarrassé d'un rival gênant, il ne pourrait triompher de Viviane. Celle-ci devait être sérieusement prévenue contre lui, mais en s'y prenant avec un peu d'adresse...

— Les femmes ne savent jamais ce qu'elles veulent ! marmotta le gredin. Celle-là ne doit pas être plus fixée que les autres. Et puis, ma foi, tant pis ! Qui ne risque rien n'a rien. Le principal est de rendre à ce jeune drôle la monnaie de sa pièce !

Il était arrivé devant la loge, d'où l'écriteau avait disparu. Avec un visage de catastrophe, Larsan ouvrit la porte.

— Madame... Madame.. Je crois qu'il se passe un drame chez M. Maubray ! Je suis monté à l'instant pour le voir. J'ai sonné... Pas de réponse... Et soudain, j'ai entendu la voix de M. Maubray qui appelait au secours... et puis la chute d'un corps.

La concierge avait abandonné son tricot.

— Pour sûr qu'il se passe là-haut quelque chose de pas ordinaire ! opina-t-elle. Mais je ne vais pas y monter toute seule... Arsène, cours vite au poste de police et ramène deux agents. Tu leur répéteras ce que Monsieur vient de dire...

Ces derniers mots s'adressaient à un gamin d'une dizaine d'années qui jouait avec des soldats de plomb dans un coin de la pièce. Il ne se le fit pas redire et sortit en trombe pour reparaitre quelques instants plus tard, flanqué de deux gardiens de la paix.

En hâte, on mit les nouveaux venus au courant de ce qui se passait, et tous quatre prirent le chemin de l'appartement occupé par M. Maubray. Jérôme allait devant avec les agents; la concierge suivait prudemment; quant au jeune Arsène, il s'était vu enfermé dans

la loge par sa mère, peu soucieuse de le mêler au drame qui se déroulait dans l'immeuble confié à sa garde.

Arrivée sur le palier, la petite troupe se concerta un instant, puis l'un des agents voulut sonner; mais avant qu'il eût achevé son geste, la porte s'ouvrit, et Alain Vernières parut. Il était très pâle. A la vue des agents et de Jérôme, il eut un haut-le-corps.

— Que signifie... commença-t-il.

Mais l'usurier lui coupa la parole.

— Cela signifie que vous êtes pris, mon gaillard !

Tout en parlant, il avait bousculé le jeune homme et il pénétrait dans le salon. Les agents et Alain le suivirent, laissant la concierge dans le vestibule.

Sur le plancher, M. Maubray gisait immobile. Une tache pourpre s'élargissait sous sa tête.

— Messieurs, cria Jérôme en tendant vers Alain une main menaçante, arrêtez cet homme ! Vous pouvez constater qu'il vient de commettre un meurtre ! Il vient d'assassiner ce malheureux !

Vernières bondit.

— Moi ! Vous êtes fou ! Quand je suis arrivé ici, tout à l'heure, la porte du palier était entre-bâillée; je suis entré et j'ai trouvé M. Maubray étendu comme il est maintenant... J'ai essayé en vain de le faire revenir à lui et je me préparais à chercher du secours quand vous êtes arrivés.

— A d'autres, jeune homme ! ricana Larsan. Il faut vraiment que vous nous jugiez bien stupides pour nous raconter de pareilles sornettes.

« Messieurs les agents, vous êtes témoins : en entrant ici, vous avez trouvé ce misérable seul avec un cadavre... Il a tué M. Maubray, cela ne peut faire de doute. Arrêtez-le !

Les deux représentants de l'ordre se consultèrent du regard, puis l'un d'eux, qui était brigadier et, comme tel, assumait les initiatives délicates, fit un pas en avant.

— Suivez-nous ! fit-il en saisissant Alain par le bras.

D'un geste brusque, Vernières se dégagea.

— Mais je vous répète que je n'ai rien fait ! Encore une fois, M. Maubray était dans cet état lorsque je suis entré !

— Vous raconterez ça au commissaire ! Mais, entre nous, vous feriez mieux de trouver autre chose, si vous voulez le convaincre de votre innocence.

Jérôme Larsan savourait sa vengeance comme on déguste un plat exquis. Un sourire haineux glissa sur ses lèvres tandis que les deux agents se rapprochaient d'Alain Vernières.

— Mais c'est insensé ! répétait le pauvre garçon. C'est de la folie ! Quelle raison avais-je de m'attaquer à M. Maubray ? Je...

— Vous courtiez sa fille ! interrompit l'usurier. Oui, je sais ce que je dis : vous faisiez la cour à Mlle Maubray... je vous défie bien de prétendre le contraire ! Et son père ne voulait pas d'un individu de votre espèce. Une discussion a éclaté entre vous... Sans doute vous aura-t-il mis à la porte. Alors, la colère vous a pris... Vous avez tué ce vieillard sans défense. C'est clair comme l'eau de roche !

— Misérable ! cria Vernières.

Il se débattait vainement pour échapper à l'étreinte des agents et bondir sur le calmoniateur. Ils l'avaient maîtrisé et l'entraînaient vers la porte quand tout à coup, ils sursautèrent.

Un gémissement s'élevait...

Tout le monde s'immobilisa. Et l'on put assister alors à une scène aussi imprévue que tragique.

M. Maubray venait d'ouvrir les yeux. Celui que l'on croyait mort et qui n'était qu'évanoui se souleva lentement, au prix d'un effort douloureux. Ses regards erraient autour de lui avec une expression de souffrance et de colère.

Brusquement, ses yeux s'arrêtèrent sur Jérôme Larsan qui semblait frappé de la foudre. Alors, on vit un frémissement agiter les traits du blessé. D'une voix haletante, il murmura :

— Cet homme... Larsan... Arrêtez-le ! C'est lui qui m'a...

Il n'en put dire davantage; ses paupières s'appesantirent, il retomba lourdement en arrière.

Tandis que les agents, lâchant Alain Vernières, s'emparaient du misérable Jérôme, le jeune détective courait chercher un médecin.

.....
M. Maubray vécut assez longtemps pour faire une déposition qui constituait à l'encontre de Jérôme Larsan le plus accablant des témoignages.

Il mourut quelques jours plus tard. Traduit en cour d'assises, l'usurier fut condamné à quinze ans de réclusion durant lesquels il pourrait méditer tout à loisir sur le danger qu'il peut y avoir à édifier sa fortune par des entreprises criminelles.

Viviane avait recueilli l'héritage de Gérard Duval. Désormais elle était riche et plus rien ne s'opposait à son bonheur.

Alain, cependant, avait appris avec consternation la nouvelle qui eût réjoui bien des hommes à sa place. Maintenant que Viviane était riche, le brave garçon ne se reconnaissait plus le droit de l'épouser, et lorsqu'il se retrouva en présence de celle qu'il chérissait par-dessus tout, il lui signifia, la gorge serrée dans un invisible étau, sa résolution de renoncer à elle.

Viviane l'avait écouté sans trahir la moindre émotion.

— Décidément, fit-elle, je crois que je me suis trompée sur votre compte.

— Viviane... que voulez-vous dire ?

— Que je vous prenais pour un homme sensé, alors que vous êtes complètement fou !

— Mais, ma chérie, vous savez bien que je n'ai plus le droit de songer à vous : je suis pauvre...

— D'abord, vous n'êtes pas pauvre, puisque vous possédez la vraie richesse, la seule qui compte : le talent. Mais quand bien même vous le seriez, pourquoi renoncer à nos chers projets ? M'aimeriez-vous moins que je ne l'aurais cru ?

— Moi ! Vous êtes cruelle ! Comprenez-moi donc : que dirait-on si je vous épousais ?

— Ainsi, vous subordonnez votre conduite à l'opinion des autres ? Vous sacrifiez au plus absurde des préjugés non seulement votre bonheur — cela, c'est votre droit — mais le mien ? Et vous croyez que je vais accepter cela ! Non, Alain, non ! Laissons aux imbéciles les idées toutes faites, les opinions absurdes ; ne nous occupons pas de ce que pourra penser celui-ci ou celui-là. Combien d'êtres ont gâché leur vie pour avoir sacrifié à l'opinion du monde au lieu de rester eux-mêmes, totalement ! Soyons nous-mêmes, Alain, c'est la chose la plus belle du monde, et aussi la plus difficile. M'aimez-vous ?

— Ah ! de toutes mes forces ! Pouvez-vous en douter ?

— Non, Alain, je le crois, et c'est pour cela que vous devez écouter votre cœur au lieu de prêter l'oreille à la voix de votre orgueil. Un grand poète l'a dit : « Orgueil, le plus fatal des conseillers humains ! » C'est lui qui parle en vous, et non votre amour. Heureusement, j'ai moins d'orgueil... ou plus de tendresse ! Réfléchissez un peu ; renversez la situation : si j'étais pauvre et que vous fussiez riche, hésiteriez-vous à me prendre pour femme ?

— Moi ! Pas une seconde ! Pour qui me prenez-vous ? s'exclama le jeune homme avec une fougue instinctive.

Un sourire glissa sur les lèvres de Viviane.

— Eh bien ! voilà justement ce que je voulais vous faire dire ! Pourquoi trouvez-vous tout naturel dans ce cas ce qui vous indigne si fort dans l'autre ?

— Mais ce n'est pas la même chose, voyons ! protesta le jeune peintre.

— Pas la même chose... Vraiment ! Voulez-vous dire par là que vous m'aimez moins que je ne vous aime ?

— Viviane... vous savez bien que je vous adore !

— Prouvez-le-moi en m'épousant.

Elle souriait toujours, si adorable que Vernières n'y put tenir davantage. L'amour, ce grand enchanteur, ve-

naît d'accomplir un nouveau miracle. Et puis, au fond de lui-même, Alain sentait bien que la jeune fille avait raison : leur tendresse était de celles qui bravent les préjugés, les opinions reçues, qui braveraient la mort. D'ailleurs, Alain, renonçant au métier de détective, pour lequel il ne se sentait guère doué, était décidé à reprendre sa profession d'avocat, et le bonheur aidant, il se sentait de taille à conquérir une situation digne de Viviane.

Et comme celle-ci, devenue soudain très grave, fixait sur le jeune homme un regard dont le feu scintillait comme le feu des étoiles, Vernières ne chercha pas à lutter davantage. Une allégresse divine chantait en lui; il s'approcha de la bien-aimée, ses bras se refermèrent sur le corps souple qui s'abandonnait. Leurs lèvres se joignirent...

Ils se marièrent six mois plus tard, et Vernières recommença à plaider avec succès. Quelques semaines après leur union, le jeune avocat étudiait un dossier dans son cabinet de travail, quand un étrange visiteur se présenta.

Ce dernier n'était autre que notre vieille connaissance, le père Lalouette; mais un Lalouette transformé au point d'en devenir presque méconnaissable : rasé de près, fleurant non plus le vin rouge mais la violette et vêtu d'une somptueuse pelisse à col d'astrakan qui lui donnait l'apparence d'un millionnaire de cinéma.

Introduit auprès du jeune couple, il prit sans façon le fauteuil le plus confortable, sourit aux anges et déclara :

— Bonjour, monsieur Vernières... bonjour, Madame ! Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais bien : c'est grâce à moi que vous avez touché l'héritage de l'oncle Gérard...

Il se mit à rire, exhibant une bouce meublée à neuf, où brillaient des dents d'une blancheur agressive. Puis il reprit en dodelinant de la tête :

— Oui, oui... c'est grâce à moi que vous êtes riches !

Alain regardait le drille avec surprise, se demandant où il voulait en venir. Ces derniers mots lui firent croire à une tentative de « tapage » et machinalement il porta la main à son portefeuille. Mais Lalouette se récriait avec un grand geste :

— Non ! non ! Pour qui me prenez-vous ? Je ne viens pas vous demander de l'argent... Je n'ai besoin de rien. J'ai quitté mon patron, M. Bourgameuf et j'ai ouvert un cabinet d'avocat-conseil : les affaires marchent admirablement. Mais voilà, les clients, on n'en a jamais trop... Alors, je fais comme qui dirait la tournée de tous ceux que j'ai... hum ! obligés autrefois. Si jamais vous avez des amis dans l'embarras, envoyez-les au cabinet Lalouette, 75, rue La Bruyère; ils ne regretteront pas leur argent. Parce que, voyez-vous mon cher confrère, il y a avocat et avocat, comme il y a fagot et fagot. Vous en trouverez beaucoup qui connaissent leur métier, mais qui, sous le rapport des scrupules, laissent à désirer. Tandis que moi, sans me vanter, je peux dire que l'honnêteté, c'est ma raison d'être. Quand on est honnête, on est toujours sûr de faire son chemin... Voilà, en deux mots, tout le secret de ma réussite !

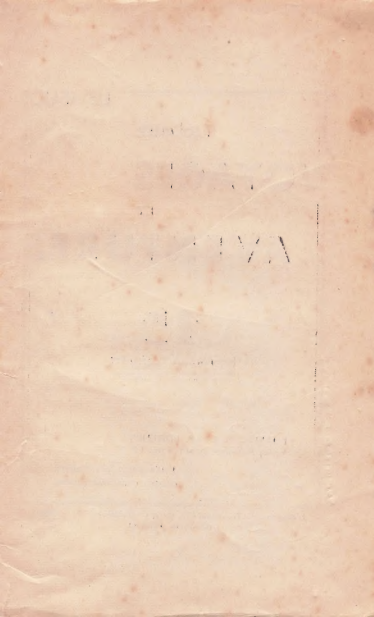
FIN

Pour paraître prochainement :

L'EMPREINTE DU POUCE

Roman policier inédit

par ALAIN MARTIAL



LE JEUDI

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

1 fr.

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14^e

**Il n'est pas fait d'envoi
contre remboursement**

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)